



HAL
open science

Une autre mémoire des guerres romaines : l'identité des communautés hispaniques au prisme de la conquête

Simon Cahanier

► **To cite this version:**

Simon Cahanier. Une autre mémoire des guerres romaines : l'identité des communautés hispaniques au prisme de la conquête. *Revue des études anciennes*, 2022, 124 (2), pp.471-501. hal-03949650

HAL Id: hal-03949650

<https://hal.science/hal-03949650>

Submitted on 2 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

TOME 124
2022 – N°2

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

UNE AUTRE MÉMOIRE DES GUERRES ROMAINES : L'IDENTITÉ DES COMMUNAUTÉS HISPANIQUES AU PRISME DE LA CONQUÊTE

Simon CAHANIER*

Résumé. – Cet article vise à définir les caractéristiques de la mémoire culturelle des guerres romaines au sein des communautés hispaniques de l'époque impériale à travers un corpus de témoignages épigraphiques, iconographiques et littéraires. Nous y montrons que la conquête entraîna un bouleversement radical dans les formes et les enjeux de la remémoration des guerres de conquête des deux derniers siècles de la République. Le corpus étudié permet de mettre en évidence que trois stratégies furent principalement développées : l'élaboration d'une contre-mémoire, l'oubli, et l'appropriation délibérée du discours hégémonique de Rome. C'est à l'issue d'un dialogue, dans l'interaction entre des problématiques locales et le discours dominateur de Rome, que les communautés hispaniques purent réinventer leur identité et trouver leur place dans l'empire.

Abstract. – This article aims to define the characteristics of the cultural memory of the Roman wars in the Hispanic communities of the imperial period through a corpus of epigraphic, iconographic and literary testimonies. We show that the conquest brought about a radical upheaval in the forms and stakes of the remembrance of the wars of conquest of the last two centuries of the Republic. The corpus studied shows that three main strategies were developed: the elaboration of a counter-memory, oblivion, and the deliberate appropriation of the hegemonic discourse of Rome. It is through a dialogue, in the interaction between local issues and the hegemonic discourse of Rome, that Hispanic communities were able to reinvent their identity and find their place in the empire.

Mots-clés. – Mémoire culturelle, péninsule Ibérique, contre-mémoire, oubli, acculturation.

Keywords. – Cultural memory, Iberian Peninsula, counter-memory, oblivion, acculturation.

* Université Jean Moulin – UMR 5189 HiSoMA ; cahaniersimon@orange.fr

L'histoire des guerres menées par Rome dans la péninsule Ibérique a été écrite par les vainqueurs selon une perspective romano-centrée qui laisse dans l'ombre le point de vue des peuples soumis. Pourtant, les communautés péninsulaires de l'Hispanie préromaine avaient leur propre perception des affrontements et en ont entretenu la mémoire à travers des pratiques et des discours qui contribuaient à définir leur identité par opposition à l'altérité romaine. Face au discours hégémonique romain, il convient toutefois de souligner l'hétérogénéité de la mémoire hispanique, sa diversité et sa dimension locale, tant la Péninsule était un territoire culturellement et politiquement morcelé¹.

La mémoire culturelle de l'Hispanie préromaine est fondamentalement une mémoire fonctionnelle, qui participe à la construction de l'identité et à la légitimation du groupe social². Nous pouvons l'appréhender, sous certains aspects, à travers les sculptures, les vases peints, ou le mobilier métallique de certains groupes ethniques, notamment des Ibères et des Celtibères. La multiplication de ces traces matérielles au II^e et au I^{er} siècle av. J.-C. suggère que la présence romaine en Hispanie joua un rôle de catalyseur, et que la menace qu'elle fit peser sur les cultures indigènes exacerba l'expression de certains traits indigènes³. C'est aussi une mémoire communicative⁴ et principalement transmise oralement⁵, comme le suggère un fragment des

1. A. RODRÍGUEZ MAYORGAS, « Between remembrance and oblivion : *Hispania* in roman cultural memory from Republic to Empire », à paraître, p. 2-9. Nous remercions l'auteur de nous avoir transmis une version de cet article avant sa publication. Nous remercions également les relecteurs anonymes de la *Revue des Études Anciennes*, dont les suggestions ont largement contribué à améliorer une première version de cet article.

2. Elle s'oppose à la « mémoire de réserve », conservée dans des livres et sans lien avec le présent : A. ASSMANN, *Cultural Memory and Western Civilization. Functions, Media, Archives*, Cambridge 2011, p. 123-134.

3. FR. MARCO SIMÓN, « A lost identity : Celtiberian iconography after the Roman conquest » dans R. HAEUSSLER, A. C. KING éd., *Continuity and Innovation in Religion in the Roman West*, vol. 1, Portsmouth-Rhode Island 2007, p. 103-115 ; *Id.*², « Ritual y espacios de memoria en la Hispania antigua », *Palaeohispanica* 13, 2013, p. 142-143, 148-152 ; S. ALFAYÉ VILLA, « Iconografía, identidad y sociedad en el mundo celtibérico », *Gallaecia* 27, 2008, p. 285-304 ; J. RODRÍGUEZ-CORRAL, « Las imágenes como un modo de acción : las estatuas de guerreros castreños », *AEspA* 85, 2012, p. 70-73. Voir en général T. H. ERIKSEN, *Ethnicity and nationalism. Anthropological perspectives*, Londres 2010 [1994], p. 80-81.

4. La mémoire « communicative » ou « communicationnelle » désigne les expériences et les souvenirs individuels transmis quotidiennement au sein d'un groupe, par opposition à la mémoire culturelle, constituée d'éléments définissant l'identité du groupe et transmise *via* des rituels sociaux itératifs : J. ASSMANN, « Collective memory and cultural identity », *New German Critique* 65, 1995 [1988], p. 125-133 [trad. J. Czaplicka] ; *Id.*, *La mémoire culturelle : écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, Paris 2010 [1992] [trad. D. Meur] ; *Id.*, « Communicative and cultural memory » dans A. ERLL, A. NÜNNING édés., *Cultural memory studies : an international and interdisciplinary handbook*, Berlin-New York 2008, p. 109-118.

5. A. PÉREZ RUBIO, « Singing the deeds of the ancestors. The memory of battle in Late Iron Age Gaul and Iberia » dans M. FERNÁNDEZ-GÖTZ, N. ROYMANS édés., *Conflict archaeology. Materialities of collective violence from Prehistory to Late Antiquity*, Londres 2017, p. 89-101.

Histoires de Salluste. À propos d'un épisode de la guerre de Sertorius vers 75/74 av. J.-C., l'historien évoque en effet des poèmes dans lesquels les Celtibères commémoraient les *res gestae* de leurs ancêtres⁶ :

<A matribus parentum facino>ra militaria uiri<s memora>bantur in bellum a<ut ad la>trocinia pergunt<ibus, ubi il>lorum fortia facta <ca>nebant. (Sall., *Historiae*, 2.79 Ramsey = 2.92 Maurenbrecher ; 2.75 McGuschin)

Aux hommes qui partaient pour la guerre ou pour se livrer au brigandage, les mères rappelaient les prouesses guerrières de leurs pères, quand elles chantaient les actes de bravoure de ces héros⁷.

Dans sa description du sud de la péninsule Ibérique, Strabon mentionne l'existence d'une tradition écrite chez les *Turdetani*, en particulier de chroniques conservant la mémoire de la communauté⁸. Bien que la chronologie réelle et le contenu de cette littérature soient des plus incertains, il n'est pas impossible que, sous l'influence de la culture phénicienne, certains éléments de la tradition locale aient été fixés par écrit⁹. Ce phénomène demeure néanmoins exceptionnel à l'échelle de l'Hispanie préromaine.

Ana Rodriguez Mayorgas identifie une rupture, après la conquête romaine, dans la transmission de la mémoire au sein des communautés hispaniques¹⁰. Si la réalité de ce phénomène est indéniable, il ne faut pas en exagérer la portée : dans *The Sons of Remus*, Andrew C. Johnston a montré que la mémoire locale des provinces de Gaule et d'Hispanie n'avait pas été purement et simplement balayée par la « romanisation » et que le « forgetful West » de Greg Woolf correspondait à une vision simplificatrice de l'Occident romain¹¹. De nombreux éléments de la mémoire préromaine ont subsisté après la conquête, et ce jusqu'à une date très tardive, en étant transformés et recombinaés avec des éléments du vocabulaire culturel romain au service de discours et de stratégies identitaires complexes¹². Il n'en demeure pas moins que la conquête engendra un bouleversement identitaire et, par conséquent, une évolution de ce que les communautés jugeaient dignes d'être remémoré :

6. A. RODRÍGUEZ MAYORGAS, *op. cit.* n. 1, p. 5-6.

7. Toutes les traductions sont personnelles.

8. Strabon III.1.6.

9. J. DE HOZ, *Historia lingüística de la península Ibérica en la antigüedad*, vol. 1 : *Preliminares y mundo meridional prerromano*, Madrid 2010, p. 478-484 ; A. RODRÍGUEZ MAYORGAS, *op. cit.* n. 1, p. 6-8.

10. A. RODRÍGUEZ MAYORGAS, *op. cit.* n. 1, p. 9.

11. GR. WOOLF, « The uses of forgetfulness in roman Gaul » dans H.J. GEHRKE, A. MÖLLER édés., *Vergangenheit und Lebenswelt. Soziale Kommunikation, Traditionsbildung und historisches Bewußtein*, Tübingen 1996, p. 361-381.

12. A. C. JOHNSTON, *The Sons of Remus. Identity in Roman Gaul and Spain*, Cambridge-Londres 2017.

Since the will to remember is closely linked to the identity of the group, it can be argued that the process of conquest and assimilation forced the Hispani to rethink themselves in a new political situation and in the new scenario they found their traditional local memories of no relevance¹³.

Dans son ouvrage, A. C. Johnston a étudié le rôle joué par la mémoire culturelle dans le processus de redéfinition de l'identité des communautés hispaniques sous l'Empire. Les chapitres 3 (« Local pasts ») et 4 (« Roman pasts ») abordent ainsi la place, dans la construction identitaire de ces communautés, des mémoires locales d'une part, et du passé et des mythes romains, largement réinventés, d'autre part. Nous souscrivons à l'argumentation générale et, souvent, aux analyses de détail qu'il propose, mais il nous semble utile d'approfondir la réflexion en abordant la question du passé partagé, autrement dit de la mémoire nécessairement conflictuelle de la conquête de la péninsule Ibérique par Rome chez les communautés vaincues.

Nous proposons ainsi d'étudier les formes de la remémoration collective des guerres romaines et ses enjeux dans le processus de réinvention de l'identité collective des communautés hispaniques que rendit nécessaire leur acculturation au contact de Rome. Notre analyse se concentrera sur les témoignages de l'époque impériale et abordera un corpus de sources hétérogène géographiquement, chronologiquement et génériquement, comportant à la fois des documents épigraphiques de plusieurs cités de la Péninsule de statut très divers et les œuvres littéraires écrites par les auteurs latins originaires d'Hispanie¹⁴. Le choix d'un corpus large et ouvert présente des limites : l'absence d'unité politique de l'Ibérie, que ce soit au cours de la période préromaine ou après la conquête, a favorisé l'émergence d'une pluralité de groupes sociaux aux identités multiples. Plutôt que de *mémoire*, il serait donc plus juste de parler de *mémoires*, mais celles-ci peuvent difficilement être mises en lumière dans un tableau d'ensemble qui ne peut donner qu'une vision simplificatrice de phénomènes mémoriels et identitaires complexes. Cependant, même en réunissant des sources variées, il faut constater le faible nombre de documents témoignant d'une mémoire locale des guerres romaines. Nous avons par conséquent fait le choix d'une analyse générale qui rapproche les différents témoignages en dépit des spécificités de leur contexte de production, mais permet de relever certaines des caractéristiques principales de la mémoire culturelle des communautés hispaniques dans leur ensemble.

13. A. RODRÍGUEZ MAYORGAS, *op. cit.* n. 1, p. 9.

14. Parce que l'analyse de ces témoignages nécessiterait une étude beaucoup plus vaste qu'il n'est possible de le faire ici, nous n'aborderons pas dans cette étude la question de l'iconographie des émissions monétaires des cités hispaniques. Les images monétaires posent par ailleurs d'importants problèmes d'identification de ce qui peut être considéré ou non comme une allusion aux guerres romaines.

1. – LE TEMPS DES FONDATIONS

Le décompte des années et l'élaboration de systèmes de mesure du temps sont des processus signifiants qui participent de l'identité d'un groupe social en l'inscrivant dans une structure temporelle partagée. Ils constituent de puissants vecteurs de la mémoire culturelle car ils permettent de replacer les individus dans une histoire collective, envisagée comme une succession d'événements chargés de sens pour le groupe¹⁵. L'intégration des communautés hispaniques dans l'empire romain a ainsi entraîné un recalibrage du temps. Cela est suggéré par une inscription de la *Ciuitas Igaeditanorum* (Idanha-a-Velha) datée de 16 av. J.-C., la plus ancienne de la cité¹⁶. Il s'agit de la dédicace, par un citoyen romain de la colonie romaine d'Augusta Emerita (Mérida), sans doute originaire d'Italie, du cadran solaire (*horologium*) qu'il a offert à la cité, dans le cadre peut-être de la création des provinces de Bétique et de Lusitanie¹⁷. Cette inscription témoigne de l'acculturation en cours de la communauté, par l'utilisation d'une date consulaire et la mention de la filiation (*f.*) des magistrats recevant l'*horologium*, mais ceux-ci portent encore tous des noms indigènes¹⁸. Par sa nature, l'objet lui-même apparaît comme un symbole de la culture romaine et témoigne d'une nouvelle manière de découper le temps civique et religieux au rythme des heures solaires ; à ce titre, il n'est pas anodin que son installation ait mobilisé l'intervention des personnages officiels de la *ciuitas* : « le don de l'horloge déclenche une révolution dans les mentalités ; en tout cas, venant d'un citoyen d'Emerita, il apporte la preuve d'une volonté de la capitale provinciale de "mettre à l'heure" une communauté qui est située à environ cent soixante kilomètres d'Emerita »¹⁹. L'*horologium* marque un nouveau point de départ pour la *ciuitas*.

Dans ce contexte de recalibrage du temps, plusieurs documents épigraphiques mettent en évidence que d'autres communautés hispaniques de l'époque impériale se souvenaient de l'affrontement avec Rome comme d'un moment de genèse, fondateur de leur identité. Une vingtaine d'inscriptions funéraires recensées sur le territoire de plusieurs *ciuitates* des Cantabres et des Astures, dans le nord-ouest de la péninsule Ibérique, adoptent un système de comput original : l'« ère consulaire », *æra consularis* (abrégé *aer. cos.*, *æra cons.*, *æra*)

15. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 56-60.

16. F. DE ALMEIDA, *Egitânia. História e Arqueologia*, Lisbonne 1956, p. 140-141, n° 1 et fig. 105 = *HAEp*, 1063 = *ILER*, 2082 = 5846a = *AE* 1961, 149 = 1967, 144.

17. R. ÉTIENNE, « L'horloge de la *Ciuitas Igaeditanorum* et la création de la province de Lusitanie », *REA* 94, 1992, p. 355-362 ; la relecture de l'inscription proposée par A. M. CANTO – *oratorium* en lieu et place d'[h]orarium – n'est pas convaincante : A. M. CANTO, « Un *oratorium* para los Igaeditanos. Microepigrafía de un reloj imposible en la inscripción más famosa de Idanha (Portugal) », *Anas* 25-26, 2012/2013, p. 9-44.

18. R. ÉTIENNE, p. 358 : « Ils représentent un échantillon caractéristique d'une société qui n'a pas encore été tellement touchée par la civilisation romaine ».

19. *Ibid.*, p. 359.

ou simplement *consulatu* (*c., cos., cons.*)²⁰. Les dates s'échelonnent entre l'année 328, voire 316 (la lecture de l'inscription est hypothétique²¹), et l'année 535. Dans la mesure où il est peu probable qu'aucune inscription des trois premiers siècles de cette ère n'ait été conservée, il s'agit vraisemblablement d'un système élaboré peu de temps avant la première inscription connue et fixant de manière rétrospective un point de départ trois siècles plus tôt²².

L'ancrage temporel de l'*æra consularis* et les motivations qui ont conduit à l'adoption d'un système calendaire original ont fait l'objet de diverses hypothèses, sans qu'aucune n'entraîne un consensus. Les dates proposées pour l'an 1 se répartissent entre 206 av. J.-C., date de la décision des Romains de rester de manière permanente dans la Péninsule²³, et la date approximative de 73 ap. J.-C. pour l'édit de Vespasien octroyant le *ius Latii* à toute l'Hispanie. Robert C. Knapp, qui défend cette dernière datation, associe la création de l'*æra consularis* à la revendication d'une supposée indépendance de la Cantabrie à la suite des invasions germaniques du V^e siècle ap. J.-C.²⁴. D'autres chercheurs ont proposé les années 138/136 av. J.-C., date de la première grande campagne romaine dans le nord-ouest péninsulaire, menée par le consul D. Junius Brutus²⁵, ou encore l'an 19 av. J.-C., date traditionnelle de l'achèvement des guerres cantabres²⁶. On renonce le plus souvent à ces hypothèses arbitraires : les dates proposées sont pertinentes dans un cadre mémoriel et historiographique romain (et moderne), mais rien n'atteste qu'il en allait de même pour les communautés hispaniques de l'époque impériale qui ne disposaient pas nécessairement d'une chronologie absolue de la conquête²⁷.

20. Les dernières mises à jour du corpus sont celles de J. NUÑO GONZÁLEZ, « Lápida de Sempronio Paterno, muerto en la era CCCLXI », *Sautuola* 6, 1999, p. 427-432, et de J. M. ABASCAL PALAZÓN, « La era consular hispana y el final de la práctica epigráfica pagana », *Lucentum* 19-20, 2000-2001, p. 269-292 ; voir aussi, pour une synthèse historiographique plus récente, M. HERNANDO SOBRINO, « Sistemas de datación en la epigrafía pagana hispano-romana » dans N. AVILA, M. T. MUÑOZ, L. ZOZAYA éd., *X Jornadas científicas sobre documentación. El calendario y la datación histórica*, Madrid 2011, p. 212-215. Nous donnons dans l'annexe I la liste des références, selon l'ordre chronologique *æra consularis*, établie à partir de M. HERNANDO SOBRINO, n. 117 p. 213, et A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, n. 210-211, p. 306.

21. *CIL*, II, 5752 : CCCXVI ou CCCX[L]VI. Voir J. NUÑO GONZÁLEZ, *op. cit.* n. 20, p. 431.

22. J. M. ABASCAL PALAZÓN, *op. cit.* n. 20, p. 272 ; A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 58.

23. *CIL*, II, p. LXXXVIII et 1112 ; F. FITA, « La era consular de la España romana », *Boletín de la Real Academia de la Historia* 61, 1912, p. 475.

24. R. C. KNAPP, « Cantabria and the *æra consularis* », *Epigraphica* 48, 1986, p. 115-146.

25. TH. MOMMSEN, « Aera », *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* 18, 1893, p. 271-273.

26. A. BARBERO DE AGUILERA, M. VIGIL, « La organización social de los cántabros y sus transformaciones en relación con los orígenes de la Reconquista », *Hispania antiqua* 1, 1971, p. 223-226.

27. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 59 : « That is to say, the era does not reflect or articulate Romano-centric conceptions of time and event, nor was it tied to a historical moment easily recognizable to the outsider ».

Un certain nombre de chercheurs se rangent aujourd'hui à l'hypothèse de Johann Heller, José Vives, Alvaro D'Ors et d'autres : ils confondent le début de l'ère consulaire et celui de l'« ère hispanique », un système de calcul utilisé dans le sud de la péninsule Ibérique entre le IV^e et le XV^e siècle ap. J.-C, et placent l'an 1 de l'*aera consularis* en 38 av. J.-C.²⁸. Pour expliquer le choix de cette date, Juan Manuel Abascal Palazón a suggéré que l'ère consulaire aurait été créée dans le cadre de l'usurpation de Postume, qui aurait donné une importance symbolique à cette date en inscrivant son action dans la continuité des opérations conduites en Gaule par Agrippa en 39-38 av. J.-C.²⁹. Cette hypothèse de datation pose toutefois aussi problème. Les ères consulaire et hispanique sont attestées dans deux aires géographiques distinctes et s'opposent sur le caractère païen ou chrétien des inscriptions, si bien qu'une coïncidence dans le choix de la date initiale paraît improbable³⁰.

A. C. Johnston a finalement suggéré qu'il était illusoire de chercher une date précise pour l'an 1 de l'*aera consularis*³¹. Selon lui, ce système de comput correspond à une conception locale du temps qui prend ses racines dans une mémoire indigène sans lien avec la mémoire romaine et qui nous est inaccessible :

While, like the calendar of Coligny, the era makes reference to Rome, here in the form of the annual eponymous magistracy of the Roman state, it was motivated by a similar sense on the part of the Cantabri of the insufficiency of imperial time for constructions of local identity³².

Prenant le problème de la datation à rebours pour revenir à la critique interne (formulaire, onomastique, ethnonymes) et externe (paléographie, typologie) des inscriptions, il propose de dater les attestations de l'*aera consularis* du I^{er} et du II^e siècle ap. J.-C. et non de la fin de l'Antiquité, comme une datation tardive de l'an 1 l'impose³³. D'après lui, il convient par conséquent de placer son point d'ancrage dans le courant du III^e siècle av. J.-C., à une date inconnue de nous mais chargée de sens pour les communautés concernées³⁴.

28. J. HELLER, « Über den Ursprung der sogenannten spanischen *Aera* », *HZ* 31, 1874, p. 13-32 ; J. VIVES, « Kleine Beiträge über Ursprung und Verbreitung der spanischen *Aera* », *HJ* 58, 1938, p. 97-108 ; *Id.*, *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, Barcelone 1942, p. 177-185 ; *Id.*, « Nota sobre la Era hispánica », *Hispania sacra* 14, 1961, p. 473-475 ; A. D'ORS, *La era hispánica*, Pampelune 1962 ; J. NUÑO GONZÁLEZ, *op. cit.* n. 20, p. 427-433 ; J. M. ABASCAL PALAZÓN, *op. cit.* n. 20, p. 269-292.

29. J. M. ABASCAL PALAZÓN, *op. cit.* n. 20, p. 272-276.

30. R. C. KNAPP, *op. cit.* n. 24, p. 122-124 ; M. HERNANDO SOBRINO, *op. cit.* n. 20, p. 214.

31. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 57-60.

32. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 59-60.

33. Il revient ainsi aux considérations du *CIL*, II, p. 920, 921, etc., et de J. M. DE NAVASCUÉS, « La estela funeraria de Cármenes », *AEspA* 43, 1970, p. 191-194 (qui date les stèles des II^e-III^e siècles ap. J.-C), critiquées dans J. M. ABASCAL PALAZÓN, *op. cit.* n. 20, p. 272. Ce dernier (p. 287-290) reconnaît lui-même qu'une datation basse de l'an 1 de l'*aera consularis* suppose d'accepter que l'usage de certains éléments de formulaires, comme l'expression *Dis Manibus*, a perduré largement au-delà de la date communément admise. Aussi A. BARBERO DE AGUILERA, M. VIGIL, *art. cit.* n. 26, p. 225.

34. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 58.

Nous retiendrons de ces débats deux aspects de l'*aera consularis* qui nous paraissent essentiels dans le cadre de notre réflexion. D'une part, ce système de comput fait explicitement allusion aux consuls romains, et l'*aera* se confond par conséquent d'une manière ou d'une autre avec la période au cours de laquelle les provinces hispaniques ont été sous le contrôle de Rome³⁵. D'autre part, l'hypothèse de 75 ap. J.-C. semblant pouvoir être définitivement écartée³⁶, il faut admettre que l'an 1 de l'ère consulaire se situe quelque part au cours de la période correspondant à la conquête romaine et qu'il se confond sans doute avec ce que les communautés concernées percevaient comme l'origine de leur lien avec Rome. Dans ce système calendaire, la conquête romaine fait donc office à la fois d'origine et de tournant historique. La volonté de mesurer le temps collectif dont témoigne l'*aera consularis* constitue ainsi une forme de commémoration d'un moment (re)fondateur de la communauté³⁷. Comme tout événement de ce type, l'an 1 de l'ère consulaire marque une rupture, le moment d'émergence de ce que la communauté reconnaît, *a posteriori*, comme son identité collective. L'originalité de ce système réside dans l'association de l'avènement de la communauté à son intégration dans l'aire d'influence romaine, par contraste avec l'*horologium* de la *Ciuitas Igaeditanorum*, dont l'installation correspond à un moment de réorganisation administrative des provinces.

La mise en relation du temps de la fondation et du temps de la conquête s'avère exceptionnelle dans le cadre mémoriel des communautés hispaniques. De fait, cette association semble correspondre avant tout à une perspective romaine³⁸. L'historiographie livienne rappelle le cas de *Gracchurris*, fondée dans la moyenne vallée de l'Èbre par le préteur d'*Hispania citerior* entre 180 et 178 av. J.-C, Ti. Sempronius Gracchus, en tant que *monimentum operum suorum*, « à la mémoire de ses exploits »³⁹. La ville était occupée par

35. TH. MOMMSEN, *art. cit.* n. 25, p. 272 : « Der Ausgangspunkt dieser spanischen Jahrählung kann, da sie sich selbst als "consularische" bezeichnet, nur dasjenige Jahr sein, in welchem die römische Republik ihre Herrschaft auf dies Gebiet erstreckt hat ». R. C. KNAPP, *op. cit.* n. 24, p. 121, avec références antérieures.

36. L'argumentation de A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 58-59 nous semble convaincante sur ce point.

37. On peut rapprocher l'*aera consularis* du système de comput prenant comme point de départ la fondation de la colonie d'*Emerita Augusta*. Voir A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 56-57 avec bibliographie.

38. FR. PINA POLO, « Foundations of provincial towns as memorials of *imperatores* : the case of Hispania », dans A. DÍAZ FERNÁNDEZ éd., *Provinces and provincial command in Republican Rome : genesis, development and governance*, Séville-Saragosse 2021, p. 145-164.

39. Liv., *Periochae*, 41.2. Sur l'activité administrative de Gracchus, voir R. C. KNAPP, *Aspects of the roman experience in Iberia, 206-100 B.C.*, Valladolid 1977, p. 108-111 ; J. S. RICHARDSON, *Spain and the development of Roman Imperialism, 218-82 BC*, Cambridge-Londres 2004 [1986], p. 112-123 ; J. A. HERNÁNDEZ VERA, « La fundación de Gracchurris » dans J. L. JIMÉNEZ, A. RIBERA A. dir., *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania*, Valence 2002, p. 173-182 ; N. BARRANDON, « Le Sénat, les gouverneurs et les cités pérégrines d'Hispanie citerieure aux deux derniers siècles de la République » dans N. BARRANDON, FR. KIRBIHLER, *Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine*, Rennes 2011, p. 113-115 ; FR. BELTRÁN LLORIS, « Les colonies latines d'Hispanie (II^e siècle av. n. È.) : émigration italique et intégration politique », *ibid.*, p. 131-144 ; FR. PINA POLO, *op. cit.* n. 38, p. 146-147. Sur la présence romaine dans la moyenne vallée de l'Èbre à l'époque républicaine : FR. BELTRÁN LLORIS, FR. PINA POLO, M. A. MARTÍN BUENO éd., *Roma en la cuenca media del Ebro : la romanización en Aragón*, Saragosse 2000 ; M. P. GALVE, M. A. MAGALLÓN, M. NAVARRO CABALLERO, « Las ciudades romanas

une population d'origine indigène⁴⁰, mais son statut exact à l'époque républicaine demeure incertain⁴¹. Contrairement à cet exemple, rien ne relie cependant directement l'*aera consularis* à une mémoire des événements militaires. Même si la conquête du nord-ouest péninsulaire, achevée par Auguste et ses lieutenants dans les dernières décennies du I^{er} siècle av. J.-C. était relativement proche dans le temps – si l'on accepte l'hypothèse d'A. C. Johnston datant les premières inscriptions du I^{er} siècle ap. J.-C. –, rien ne permet de dire que cette association était faite par les communautés qui ont utilisé ce système de comput.

De la même manière, l'attribution à Ti. Sempronius Gracchus de la fondation de la cité d'*Iliturgi*, dans la vallée du Guadalquivir, constitue un ancrage de l'identité collective dans le récit de la campagne d'un *imperator* romain, sans faire nécessairement référence à ses exploits guerriers. Le texte concerné est une dédicace érigée par le *populus Iliturgitanus* en l'honneur de Gracchus, qualifié de *deductor* de la colonie⁴², peut-être à l'occasion de son accession au rang de municipe au début du Principat⁴³. L'existence d'une communauté indigène est attestée dès le III^e siècle av. J.-C. mais aucun indice ne permet de dire qu'*Iliturgi* ait jamais reçu des colons romains, ni que Gracchus, dont ce n'était pas la province, ait été responsable de sa déduction. C'est ce qui a fait dire à Rainer Wiegels que le récit de (re)fondation que suppose

del valle medio del Ebro en época julio-claudia, » dans *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne. Organisation et exploitation des espaces provinciaux. Colloque Aquitania 4. Saintes, 2003*, Bordeaux 2005, p. 169-214 ; FR. BELTRÁN LLORIS, « El valle medio del Ebro durante el período republicano : de *limes* a *conuentus* » dans G. CRUZ ANDREOTTI, P. LE ROUX, P. MORET édés., *La invención de una geografía de la Península Ibérica. I. La época republicana*, Málaga-Madrid 2006, p. 217-240.

40. Le site de *Gracchurris*, à Alfaro (La Rioja), a notamment été fouillé par J. A. Hernández Vera et J. A. Martínez Torrecilla ; les inscriptions du II^e et du I^{er} siècles av. J.-C. qui y ont été découvertes sont de langue celtibère : J. A. HERNÁNDEZ VERA, C. JORDÁN CÓLERA, « *Titulus pictus* celtibérico procedente de Alfaro, La Rioja » dans F. VILLAR, M^a P. FERNÁNDEZ édés., *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania. Actas del VIII Coloquio Internacional sobre Lenguas y Culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Salamanca 2001, p. 439-449 ; J. M. MARTÍNEZ TORRECILLA, C. JORDÁN CÓLERA, « Una tésera celtibérica y algunas inscripciones sobre *instrumentum* procedentes de Gracchurris (Alfaro, La Rioja) », *Palaeohispanica* 16, 2016, p. 261-279. Voir aussi R. LÓPEZ MELERO, « ¿ *Gracchurris* fundación celtibérica ? », *Veleia* 4, 1987, p. 171-177 ; Á. A. JORDÁN LORENZO, « La expansión vasconica en época republicana: reflexiones en torno a los límites geográficos de los vascones » dans J. ANDREU éd., *Navarra en la Antigüedad. Propuesta de actualización*, Pamplona 2006, p. 81-109.

41. E. B. GARCÍA FERNÁNDEZ, « *Gracchurris* y los *oppida* de antiguo Lacio » dans J. ANDREU PINTADO éd., *Los Vascones de las fuentes antiguas: en torno a una etnia de la antigüedad peninsular*, Barcelone 2009, p. 215-230.

42. *CIL*, II², 7.32 = *CIL* I², 2927. Festus (*De uerborum significatu*, 97 Lindsay) se fait l'écho de cette tradition puisqu'il confond manifestement *Iliturgi* et *Gracchurris*, qu'il dit avoir été fondée sur le site d'une *Ilurcis*, nom qui correspond aux formes grecques d'*Iliturgi* (Appien, *Ibérique*, 32.128 ; Ptol. 2.4.9). Voir J. S. RICHARDSON, *op. cit.* n. 39, p. 113 ; P. MORET, « Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires » dans P. MORET, T. CHAPA édés., *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (S. III a. de C.-S. I d. de C.)*, Jaén 2004, p. 21-24.

43. Pline, *Histoire naturelle*, 3.1.10.

cette dédicace était une reconstruction mémorielle à caractère apologétique⁴⁴ : elle aurait été destinée à donner à la cité une origine honorable et à faire oublier qu'elle fut prise et détruite deux fois par les armées romaines, menées d'abord par Scipion l'Africain puis par M. Helvius, et qu'elle s'était surtout illustrée pendant la deuxième guerre punique pour avoir abandonné l'alliance romaine après la défaite des Scipions en 211 av. J.-C.⁴⁵.

Une inscription de Sagonte, rappelant la restauration de la ville au cours de la deuxième guerre punique, est par conséquent d'autant plus exceptionnelle qu'elle constitue un hapax dans le paysage mémoriel péninsulaire en évoquant directement des faits guerriers. Il s'agit de la dédicace d'une statue honorifique datée de l'époque d'Auguste ou de Tibère :

P. Scipioni co(n)s(uli) imp(eratori) ob restitutam Saguntum ex s(enatus) c(onsulto) bello Punico secundo. (CIL, II, 3836 = IP²/14, 327 = ILS 66 = IRSAT² 42)

À P. Scipion, consul, imperator, pour avoir rétabli Sagonte par sénatus-consulte lors de la deuxième guerre punique.

Une copie du II^e siècle ap. J.-C., découverte dans un état fragmentaire, atteste l'importance mémorielle de cette inscription et des événements qu'elle évoque pour la communauté sagontine⁴⁶. Elle était peut-être affichée à un autre endroit de la ville, ainsi globalement placée sous le patronage de P. Scipion.

Le P. Cornelius Scipion dont il est fait ici mention pourrait être aussi bien le père de l'Africain que l'Africain lui-même⁴⁷. C'est bien à P. Cornelius Scipion et à son frère, Cn. Scipion, que Tite-Live attribue la *restitutio* de Sagonte en 214 av. J.-C.⁴⁸. De plus, l'Africain n'était pas consul en 210 av. J.-C., mais *priuatus cum imperio*, à la différence de son père qui fut envoyé en Hispanie en 218 av. J.-C. avec l'*imperium* consulaire et en disposa jusqu'à sa mort⁴⁹. Cependant, Scipion l'Africain est effectivement consul en 205, année de la réception par le Sénat de l'ambassade sagontine qu'évoque Tite-Live : dans la mesure où Scipion a poursuivi l'œuvre de son père en renvoyant dans leur patrie les Sagontins rencontrés au cours

44. R. WIEGELS, « *Iliturgi* und der *deductor* Tiberius Sempronius Gracchus », *MDAI(M)* 23, 1982, p. 152-211. L'hypothèse d'une intervention de Gracchus n'est toutefois pas strictement impossible : N. BARRANDON, *op. cit.* n. 39, p. 114-115.

45. Liv. XXIII.49.5-12, XXIV.41.8-11, XXVIII.19.1-20.9, XXV.6, XXXIV.10.1-2 ; Appien, *Ibérique*, XXXII.128-129.

46. *CIL*, II²/14, 328 = *IRSAT*² 43.

47. *IRSAT*² (J. CORELL, *Inscripcions romanes del País Valencià. I. Saguntum i el seu territori*, Valence 2002), p. 106-109 ; A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 225.

48. Liv. XXIV.42.9-11 : [...] *cultoribusque antiquis quos uis reliquerat belli restituerunt* [...]. « [...] et ils la rendirent à ceux de ses anciens habitants que la violence de la guerre avait épargnés [...] ; 28.39.3 : *Iam omnium primum oppidum nobis restituerunt* [...]. « Tout d'abord, [P. et Cn. Cornelius Scipion] nous ont rétabli notre ville [...] ».

49. J.-M. RODDAZ, « Les Scipions et l'Hispanie », *REA* 100, 1998, p. 341-358.

des opérations militaires, les ambassadeurs associent étroitement son action à celle de son père dans le discours reconstruit par l'historien padouan⁵⁰. Le même passage rapporte enfin qu'un sénatus-consulte fut adopté pour sanctionner la *restitutio* de Sagonte par les généraux romains, dont l'Africain⁵¹. L'inscription fait donc plus vraisemblablement allusion à la séance du Sénat de 205, et à ce sénatus-consulte en particulier, qu'à la *restitutio* de 214. Quoi qu'il en soit, le participe *restitutam*, qui évoque en creux la destruction de Sagonte en 218 av. J.-C.⁵², et la mention de la deuxième guerre punique inscrivent explicitement le rétablissement de la cité dans le contexte des guerres romaines, contrairement à l'*aera consularis* et à l'inscription d'*Iliturgi*. On peut voir dans cet écart un indice du caractère moins conflictuel de la mémoire de la guerre d'Hannibal par rapport aux guerres indigènes : la commémoration des victoires romaines ne serait ainsi possible sur des monuments publics que dans la mesure où elle ne rappelle pas, en creux, la défaite des communautés hispaniques.

C'est aussi ce que révèle une inscription d'*Italica*, fondée par Scipion l'Africain en 206 av. J.-C, mentionnant la dédicace d'œuvres d'art grecques, soit par L. Mummius après le sac de Corinthe, soit, selon la lecture d'Alicia M. Canto, par Paul Émile après la prise de Zakynthos au cours de la troisième guerre de Macédoine⁵³. Il s'agit vraisemblablement de la restitution au II^e siècle ap. J.-C. d'une inscription datée du II^e siècle av. J.-C. Comme à *Iliturgi* et Sagonte, cette inscription traduit la volonté d'intégrer et de conserver dans l'espace public la mémoire d'un *imperator* parmi les plus célèbres de l'époque républicaine. Malgré les liens de Paul Émile avec la péninsule Ibérique (il est préteur en *Hispania Ulterior* en 191, prorogé en 190, puis choisi comme *patronus* par les *Hispani* dans le cadre de la *quaestio de rebus repetundis* de 171⁵⁴), ce qui peut expliquer l'envoi de dépouilles grecques en Occident, cette inscription passe sous silence le rôle joué par le général dans la conquête de l'Hispanie pour ne conserver que la mémoire de la soumission d'une cité grecque.

Quoi qu'il en soit, ces différents documents épigraphiques attestent l'importance du moment de la conquête et de l'assimilation des peuples de la péninsule Ibérique par Rome et le fait qu'il fut perçu comme un temps de refondation de l'identité civique, que ce soit pour des communautés effectivement fondées par Rome, comme *Italica*, ou pour des communautés indigènes comme Sagonte ou *Iliturgi*. Dans ce dernier cas, l'occultation de la mémoire de

50. Liv. XXVIII.39.10.

51. Liv. XXVIII.39.16-18.

52. Liv. XXI.5.1-16.6 ; Pol. III.6.1-21.10 ; Appien, *Ibérique*, X.36-12.47.

53. *CIL*, II, 1119 = *CIL*, I², 630 = *ILS* 21d = *ERItalica* 67 (*HEp* 1, 1989, n° 545) = *HEp* 4, 1994, n° 698 = *AE* 1985, 551 = *CILA* II, 377 = *ILRP* 331). Voir A. M. CANTO, « Un nuevo documento de Paulo Emilio en la Hispania Ulterior : *CIL*, I, 546 = *CIL*, II, 1119 », *Epigraphica* 47, 1985, p. 9-19.

54. Pol. XXXI.22 ; Diod. fr. XXXI.39.1 ; Liv. XXXVII.46.7-8 ; LVII.5-6 ; LVIII.5 ; XLIII.2.5 ; *Periochae*, 46.14 ; *Periochae Ox.*, 37.1 ; Vell. I.9.3 ; Plut., *Paul Émile*, IV.1-4 ; XXXI.4 ; Oros. IV.20.23. Voir également le célèbre décret de 189 affranchissant les habitants de la *Turris Lascutana*, vis-à-vis de deux d'*Hasta* (*CIL*, II, 5041 = I², 614).

l'affrontement est remarquable. La rareté des formes de commémoration de la conquête tient sans doute au fait que, pour les communautés de l'époque impériale, cette mémoire avait un arrière-plan traumatique. On peut ainsi reprendre, pour caractériser de manière globale le rapport des populations hispaniques aux guerres romaines, le concept, forgé par Paul Ricœur à propos des traumatismes collectifs des sociétés contemporaines, « d'événement fondateur en négatif » pour désigner un événement qui a « la double valence de faire coupure et de faire origine⁵⁵ ».

Dans le processus de redéfinition de l'identité collective né de ce traumatisme, l'oubli est cependant indissociable du besoin des communautés de repenser leur passé, de le réinventer. Ce sont les faits de la conquête retenus comme signifiants et réactivés dans les formes publiques et privées de commémoration que nous allons donc maintenant aborder.

2. – COMMÉMORER LES ANCÊTRES : ESPACE PUBLIC ET ESPACE PRIVÉ

Avant l'Empire, plusieurs peuples de la Péninsule, en particulier les Celtibères, ont développé une riche iconographie afin d'affirmer une identité collective menacée et marquée par l'affrontement avec Rome. Cette iconographie met souvent en scène un *ethos* agonistique – représentation de figures de guerriers, de monomachies et du traitement privilégié du corps des hommes morts au combat –, et montre que les exploits guerriers jouent un rôle central dans l'affirmation de l'identité et du rang social des élites aristocratiques⁵⁶. Les représentations figurées ne concernent apparemment jamais des épisodes historiques précis, bien que certaines scènes aient pu être chargées d'une forte valeur mnémonique activable dans le contexte de rituels sociaux (cérémonies religieuses, fêtes, funérailles)⁵⁷, voire au cours des affrontements belliqueux eux-mêmes⁵⁸. De fait, la commémoration des exploits des ancêtres occupait une place centrale dans ces pratiques mémorielles, comme le souligne le fragment des *Histoires* de Salluste cité en introduction. Une anecdote rapportée par Pline évoque l'exhibition par un jeune celtibère d'une image de monomachie, qui lui permet d'activer la mémoire des exploits de son propre père :

55. P. RICŒUR, « Événement et sens » dans J.-L. PETIT éd., *L'événement en perspective*, Paris 1991, p. 41-56, citation p. 52. Voir aussi L. CROCQ, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris 1999, p. 207.

56. G. SOPEÑA GENZOR, *Ética y ritual. Aproximación al estudio de la religiosidad de los pueblos celtibéricos*, Saragosse 1995, en particulier p. 120-127 ; *Id.* 2004, « El mundo funerario celtibérico como expresión de un *ethos* agonístico », *Historiae* 1, 2004, p. 56-107 ; R. OLMOS, « Iconografía celtibérica » dans A. JIMENO MARTÍNEZ éd., *Celtiberos. Tras la estela de Numancia*, Soria 2005, p. 253-260 ; S. ALFAYÉ VILLA, *op. cit.* n. 3 ; FR. MARCO SIMÓN 2007, *op. cit.* n. 3, p. 103-109 ; J. GARCÍA CARDIEL, « La monomachia celtibérica. Vida y muerte al final de la Historia » dans C. DEL CERRO LINARES, Gl. MORA RODRÍGUEZ *et al.* coord., *Ideología, identidades e interacción en el Mundo Antiguo*, Madrid 2012, p. 579-601.

57. A. PÉREZ RUBIO, *op. cit.* n. 5, p. 89-101.

58. J. GARCÍA CARDIEL, p. 591-595.

Est apud auctores et Intercatiensem illum, cuius patrem Scipio Aemilianus ex prouocatione interfecerat, pugnae effigie eius signasse, uolgato Stilonis Praeconini sale, quidnam fuisse facturum, si Scipio a patre eius interemptus fuisset. (Pline, *Histoire naturelle*, 37.4.9)

Certains auteurs mentionnent aussi qu'un habitant d'*Intercatia*, dont Scipion Emilien avait tué le père à la suite d'une provocation, avait pour sceau personnel une image de ce combat ; la plaisanterie de Stilon Praeconinus est connue : « Qu'aurait-il fait si Scipion avait été tué par son père ? »

La nécessaire négociation de l'identité locale avec l'identité romaine qu'a entraînée la conquête semble cependant avoir conduit à un renouvellement complet des figures ancestrales faisant l'objet d'une commémoration généalogique. Des exemples que nous avons présentés dans la section précédente, il ressort en effet que les communautés indigènes sous l'Empire rattachèrent leur identité à une figure exogène, le plus souvent romaine. Ce phénomène est évident dans les formes publiques et collectives de commémoration, à Sagonte, *Iliturgi* et *Italica*, où l'on substitue des figures romaines, P. Cornelius Scipion, Ti. Sempronius Gracchus et L. Mummius ou Paul Émile, aux héros indigènes.

Dans certains cas, le discours d'autoreprésentation sous-jacent est plus ambigu. Une inscription érigée à l'époque augustéenne par les citoyens de *Carthago Nova* en l'honneur de Juba, le patron de la colonie, mentionne la généalogie royale en la faisant remonter six générations plus tôt, jusqu'à Masinissa⁵⁹. A. C. Johnston l'interprète comme un choix propre à la communauté de *Carthago Nova*, qui convoquerait délibérément la mémoire des actions du roi numide au cours de la deuxième guerre punique comme miroir de sa propre identité. D'abord ennemi des Romains, puis allié fidèle⁶⁰, Massinissa apparaît comme le modèle d'une identité négociée entre caractères indigènes et alliance romaine⁶¹ ; s'il est dans cette hypothèse un « ancêtre » plus complexe que les exemples de Scipion ou de Gracchus, la volonté de se rattacher à une figure du camp des vainqueurs demeure.

Ce discours public, qui engage l'ensemble de la communauté, ne constitue toutefois qu'une facette de la mémoire des communautés hispaniques et certains éléments pourraient illustrer la survivance de formes plus traditionnelles de commémoration des ancêtres indigènes. Celles-ci semblent toutefois se limiter à un contexte privé. L'épithète versifiée d'un *cantor* itinérant, décédé dans la colonie romaine de *Pax Iulia*, en Lusitanie (aujourd'hui Beja au Portugal), dans la deuxième moitié du II^e siècle ou au III^e siècle ap. J.-C. pourrait constituer de ce point de

59. *CIL*, II, 3417.

60. Liv. XXV.34, XXVIII.35 ; Appien, *Ibérique*, XXXVII.149-150.

61. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 94-95 ; O. HEKSTER, *Emperors and ancestors : roman rulers and the constraints of tradition*, Oxford 2015, p. 193-194.

vue un document exceptionnel, mais son interprétation est extrêmement complexe⁶². Seuls les deux derniers hexamètres demeurent lisibles. Ils rappellent les sujets composés ou simplement interprétés par le poète de son vivant :

[...] *sidera mundiuga e[st quae pro]|creat omnia tellus
indo|mitasque simul cantavit in | oppoda (sic) gentes.*

(Sc. LAMBRINO, « Catalogue des inscriptions latines du musée Leite de Vasconcelos (continuation) », *O Arqueólogo Português* (3^e série) 1, 1967, p. 144-145, n^o 63 = AE 1969/1970, 229 = IRCP 293)

[...] les astres errant dans l'univers, [ce que] crée la terre et les peuples insoumis, voilà ce qu'il chanta de ville en ville.

Si les deux premiers éléments de l'énumération correspondent clairement aux thèmes de la poésie didactique, astronomie et agriculture, le troisième pourrait faire référence au genre épique ou à la poésie épictique. María José Pena rapproche cette épitaphe d'exemples nord-africains et suggère que le poète, peut-être mort au cours d'une tournée, serait un Africain. La formule *indomitae gentes* ferait selon elle allusion aux peuples des confins de l'Empire⁶³. A. C. Johnston préfère quant à lui identifier dans cette inscription un poète indigène qui désignerait par cette expression les peuples hispaniques antérieurs à la conquête⁶⁴. Il s'appuie sur l'intertexte virgilien du poème : l'écho, dans le dernier vers, aux *laudes Italiae* des *Géorgiques*⁶⁵, une allusion probable aux *indomiti agricolae* qui peuplent l'Italie avant l'arrivée des Troyens⁶⁶, ainsi que le emploi d'une clausule de vers des *Bucoliques*⁶⁷. Les *Géorgiques* de Virgile sont plus généralement le modèle vraisemblable pour la poésie didactique du *cantor* :

[...] it is not unreasonable to read here reference to a kind of *laudes Lusitaniae*, a celebration of the regions and its peoples. In this reading, the *indomitae gentes* of the local past would be analogous to the golden age inhabitants of Virgil's *Saturnia tellus*, though the content of the stories associated with them in this context are beyond our ability to reconstruct⁶⁸.

Cette analyse est convaincante, mais ne permet pas de statuer sur l'origine hispanique du *cantor*. Elle n'épuise pas non plus l'analyse des intertextes possibles de cette épitaphe. D'autres parallèles peuvent appuyer l'hypothèse que les *indomitae gentes* sont des *Hispani*. Virgile,

62. Sur le statut du défunt, voir le commentaire des *IRCP* (J. D'ENCARNAÇÃO, *Inscrições romanas do Conventus Pacensis*, Coimbra 1984), p. 364-365, n^o 293.

63. M. J. PENA, « *Sidera mundivaga*. Un *carmen epigraphicum* de *Pax Iulia* (Beja, Portugal) » dans *Espacios, usos y formas de la epigrafía hispana en épocas antigua y tardoantigua. Homenaje al Dr. Armin U. Stylow*, Mérida 2009, p. 273-283.

64. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 132-135.

65. Virg., *Géorgiques*, II.176 : *Ascraeumque cano Romana per oppida carmen*. *Contra* : M. J. PENA, *op. cit.* n. 63, p. 277.

66. Virg., *Énéide*, VII.519-522.

67. Virg., *Bucoliques*, IV.39.

68. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 133.

d'abord, emploie dans les *Géorgiques* une formule voisine : *impacati Iberi*⁶⁹. L'on peut aussi rapprocher cette formule de certains passages des *Odes* d'Horace qui soulignent le caractère tardif de la soumission des Cantabres, finalement vaincus par Auguste et ses lieutenants entre 27 et 19 av. J.-C., et utilisent souvent des termes formés sur la racine *dom-*. Le poète rappelle, dans l'ode 2.6, que le Cantabre « ne savait supporter le joug romain », *indoctum iuga ferre nostra*, et, dans l'ode 4.14, que ce peuple demeurait « indomptable » avant l'action d'Auguste, *non ante domabilis*⁷⁰. Cette mise en exergue de l'intervention déterminante du *princeps* se retrouve dans l'ode 3.8 :

*Seruit Hispanae uetus hostis orae
Cantaber sera domitus catena.* (Hor., *Odes*, 3.8.21-22)

Il se soumet, notre vieil ennemi du fin fond de l'Hispanie, le Cantabre, dompté tardivement par une chaîne.

Il faudrait ainsi voir dans la mention des *indomitae gentes* une allusion aux peuples hispaniques d'un temps préromain idéalisé, chantés dans des compositions littéraires rappelant peut-être les poèmes évoqués par Salluste. La question fondamentale est donc celle du public du *cantor* puisque de son statut dépend l'interprétation du point de vue adopté. Selon la lecture de A. C. Johnston, qui suppose un public essentiellement indigène, ces *indomiti* peuvent être considérés comme une sorte d'ancêtres collectifs, offrant aux habitants des *oppida* traversés par le poète l'évocation d'un passé révolu antérieur à l'assimilation culturelle romaine. On pourrait donc aller jusqu'à interpréter ces productions poétiques comme le vecteur d'une contre-mémoire, qui s'opposerait à la mémoire officielle, politiquement correcte, des inscriptions d'*Iliturgi*, Sagonte et *Italica*. *Pax Iulia* est cependant une colonie romaine, fondée dans les années 30 ou 20 av. J.-C. par l'apport de colons étrangers auxquels a été octroyé le *ius Italicum*⁷¹. Face à un tel public, les poèmes du *cantor* pourraient donc tout aussi bien exalter les armes romaines en évoquant la soumission des peuples hispaniques. Bien qu'il soit mort à *Pax Iulia*, le *cantor* revendique toutefois un statut de poète itinérant, et rien ne permet de dire que la colonie qui a accueilli sa tombe ait été un lieu d'expression favorisé par rapport à d'autres. L'interprétation de ces poèmes demeure donc ouverte.

Une volonté plus manifeste d'ancrer l'identité hispanique dans une représentation idéalisée des sociétés préromaines entre vraisemblablement en jeu dans cet autre témoignage que sont les statues des « guerriers galaïco-lusitaniens ». La datation et l'interprétation de cette statuaire figurant un guerrier armé debout, propre à la Galice et au nord de la Lusitanie, sont débattues faute de disposer d'un contexte stratigraphique pour la majorité des découvertes. On y a reconnu des divinités, des héros divinisés, ou encore des chefs locaux ayant combattu

69. Virg., *Géorgiques*, III.408 : *impacatos a tergo horrebis Hiberos*.

70. Hor., *Odes*, II.6.2 ; IV.14.41.

71. J. ORTIZ CÓRDOBA, « Colonización y emigración en *Pax Iulia* », *Revista de História da Sociedade e da Cultura* 20, 2020, p. 29-51.

au service de Rome dans des corps de troupes auxiliaires⁷². Cinq de ces statues, provenant de Meixedo, Santa Comba, São Julião, Rubiás et Lesenho, portent des inscriptions latines qui prouvent qu'elles furent réutilisées en contexte funéraire au I^{er} siècle ap. J.-C., sans doute dès l'époque augustéenne pour certaines d'entre elles. Contrairement à l'hypothèse longtemps défendue, il s'agit en effet de remplois, les inscriptions ayant été apposées *a posteriori* sur des œuvres antérieures à la conquête romaine qui participaient à l'affirmation de la centralité de l'*ethos* guerrier de l'élite au II^e et au I^{er} siècle av. J.-C.⁷³ ; leur érection originelle est peut-être à mettre en lien avec la monumentalisation des remparts de certaines villes indigènes⁷⁴. Le remploi est également évident dans les cas comparables de statues-menhirs et de stèles préhistoriques portant des motifs à connotation guerrière utilisées comme stèles funéraires à l'époque romaine⁷⁵. Il s'agit donc d'œuvres resémantisées qui témoignent de la volonté de certains groupes d'ancrer leur identité dans un passé idéalisé à travers des figures de guerriers héroïsés. Il faut peut-être y voir une volonté de résistance à l'acculturation romaine, ce qui expliquerait également l'abandon de la pratique à la fin du I^{er} siècle ap. J.-C. :

En un momento de ansiedad y de reconstitución de identidades en el noroeste peninsular, las estela-menhir y las estatuas castreñas, reutilizadas en el ámbito funerario, pudieron encapsular ideas del pasado, memoria ancestral, sentido de pertenencia y, por tanto, una deliberada retro-ideología. [...] Asimismo, es posible que desde época flavia, extendida una nueva identidad romana imperial en el noroeste peninsular, las estatuas-menhir y las estatuas castreñas, que en los primeros momentos del siglo I d.C. habían servido para sostener una retro-ideología, ya no sean necesarias. Desde este momento, simplemente se amortizan⁷⁶.

72. T. SCHATNER, « Novas aproximações às estátuas de guerreiros lusitano-galaicos », *O Arqueólogo Português* (4^e s.) 22, 2004, p. 9-66 ; *Id.*, « Imagen y texto sobre monumentos del noroeste hispánico en época imperial romana : algunas observaciones arqueológicas », *Palaeohispanica* 17, 2017, p. 349-381, en particulier p. 357-358 et 371-372 ; *Id.*, « Wege zur Teilhabe : archäologische Bemerkungen zu Bild und Text auf nordwest-hispanischen Denkmälern in der Kaiserzeit » dans T. SCHATNER, D. VIEWEGER, D. WIGG-WOLF éd.s., *Kontinuität und Diskontinuität, Prozesse der Romanisierung : Fallstudien zwischen Iberischer Halbinsel und Vorderem Orient, Ergebnisse der gemeinsamen Treffen der Arbeitsgruppen „Kontinuität und Diskontinuität : Lokale Traditionen und römische Herrschaft im Wandel“ und „Geld eint, Geld trennt“ (2013-2017)*, Rahden 2019, p. 47-70 ; A. REDENTOR, « Os guerreiros lusitano-galaicos como representações de heróis » dans T. SCHATNER, A. GUERRA éd.s., *Das Antlitz der Götter – O Rosto das Divindades. Götterbilder im Westen des Römischen Reiches – Imagens de divindades no Ocidente do Império romano*, Madrid 2019, p. 133-149. Une série de contributions a également été consacrée à ces statues dans le volume 44 (2003) de la revue *MDAI(M)*.

73. Voir la synthèse historiographique de M. HÖCK, « Os “guerreiros lusitano-galaicos” na história da investigação, a sua datação e interpretação : Cultura castreja e Celtas », *MDAI(M)* 44, 2003, p. 51-66.

74. J. RODRÍGUEZ-CORRAL, *op. cit.* n. 3, p. 59-80 ; A. SANTOS CANCELAS, « Integración ideológica de la guerra y su representación iconográfica : guerreros galaico-lusitanos », *Antesteria* 2, 2013, p. 83-105 ; FR. MARCO SIMÓN 2013, *art. cit.* n. 3, p. 150-152.

75. T. SCHATNER², *op. cit.* n. 72, p. 364-371 ; J. RODRÍGUEZ-CORRAL, *op. cit.* n. 3, p. 62-63.

76. J. RODRÍGUEZ-CORRAL, *op. cit.* n. 3, p. 63. Voir aussi A. REDENTOR, *op. cit.* n. 72, p. 141-144. Sur l'art comme forme d'expression d'une contre-mémoire, voir J. WEBSTER, « Art as resistance and negotiation » dans S. SCOTT, J. WEBSTER éd., *Roman imperialism and provincial art*, Cambridge 2003, p. 24-52 ; M. ALDHOUSE-GREEN,

Un phénomène comparable de remploi en contexte funéraire de sculptures préromaines s'observe sur plusieurs statues de « verracos », représentant des sangliers ou des bœufs, érigées dans l'espace public de certains *oppida* de l'ouest de la péninsule Ibérique, en particulier dans l'aire culturelle des Vetton⁷⁷. Bien que, dans ce cas, aucun lien ne puisse être fait entre l'œuvre sculptée et la mémoire des guerres romaines, c'est vraisemblablement la même volonté d'inscrire l'identité de l'individu défunt, et la communauté à laquelle il appartient, dans le passé préromain qui explique la réutilisation de ces statues.

Cette volonté transparait également dans l'onomastique individuelle. Milagros Navarro Caballero a démontré que certains anthroponymes rares, comme *Celtiber*, *Vetto* ou *Cantaber*, voire rarissimes, comme *Numantina*, ne désignaient pas l'origine ethno-géographique des individus, mais étaient choisis en fonction de critères culturels⁷⁸. Adoptés au I^{er} et au II^e siècles ap. J.-C. par des citoyens romains issus de milieux urbains relativement aisés et très romanisés, voire appartenant dans certains cas à l'ordre sénatorial, ces *cognomina* désignant des peuples identifiés dans les récits des guerres hispaniques comme certains des plus farouches adversaires de Rome manifestent une certaine connaissance de l'histoire romaine. Leur adoption pourrait constituer une décision à forte dimension identitaire par la convocation de la mémoire d'un passé prestigieux supposé. La concentration de ces noms dans certaines familles tend à renforcer cette hypothèse : c'est par exemple le cas d'une famille d'*Aeso*, l'actuelle Isona (Lérida), dans laquelle *M. Licinius Celtiber Fabius Licinianus*, porte le même surnom – *Celtiber* – que son grand-père, tandis que sa mère se nomme *Licinia Numantina*⁷⁹.

Contrairement aux inscriptions de Sagonte, *Iliturgi*, *Italica* ou *Carthago Nova*, qui correspondent à des formes de commémoration publique impliquant l'ensemble de la communauté civique, l'épithète du *cantor*, les statues de guerriers galaïco-lusitaniens ou l'onomastique dévoilent des formes privées de commémoration. Cette différence de point de vue peut expliquer la profonde différence concernant l'origine des figures convoquées en guise d'ancêtres. Elle laisse percevoir aussi que le discours officiel, ouvertement romanisant,

« Alternative iconographies. Metaphors of resistance in romano-british cult imagery » dans P. NOELKE éd., *Romanisation und Resistenz in Plastik, Architektur und Inschriften der Provinzen des Imperium Romanum*, Mainz am Rhein 2003, p. 39-48.

77. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Esculturas zoomorfas celtas de la Peninsula Ibérica*, Madrid 1989 ; J. R. ÁLVAREZ-SANCHÍS, *Los Vettonos*, Madrid 1999. En particulier sur les exemplaires épigraphiques : J. F. FABIÁN, H. GIMENO PASCUAL, M. del R. HERNANDO SOBRINO, H. PIRES, « The «Toros de Guisando» in the digital age » dans I. VELÁZQUEZ SORIANO, D. ESPINOSA ESPINOSA éd.s., *Epigraphy in the Digital Age*, Oxford 2021, p. 91-104.

78. M. NAVARRO CABALLERO, « Grupo, cultura y territorio. Referencias onomásticas «identitarias» de los Celtiberos y de los restantes pueblos del norte de la Citerior » dans A. CABALLOS RUFINOY, S. LEFEBVRE éd.s., *Roma generadora de identidades. Le experiencia hispana*, Madrid 2011, p. 107-140. Contra P. LE ROUX, «Celtibère et Romain» dans D. MOREAU, R. GONZÁLEZ SALINERO dir., *Academica Libertas. Essais en l'honneur du professeur Javier Arce / Ensayos en honor del profesor Javier Arce*, Turnhout 2019, p. 127-135.

79. *CIL*, II²/7, 199 (*Hep* 3, 162) ; *IRC*, II, 26 (*IRC*, V, 67 ; *AE* 1979, n° 375 et 29) ; *IRC*, II, 27 et 28.

ne constitue pas l'unique forme de commémoration possible des ancêtres sous l'Empire. La frontière entre les formes publiques et privées de commémoration des guerres romaines est cependant mouvante. Les *indomiti gentes* ne figuraient pas seulement sur l'épithaphe du *cantor*, mais étaient aussi chantés par lui dans le cadre de récitations publiques dont la valeur mémorielle nous échappe complètement. De même, les *cognomina Celtiber* ou *Numantina* font pleinement partie de l'image que donnent publiquement d'eux-mêmes les individus qui les portent, en particulier lorsqu'ils se trouvent exhibés sur des supports épigraphiques. Le cas d'une statue de guerrier découverte à Sanfins est également ambigu : cette œuvre a fait l'objet d'un déplacement au milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. qui témoigne de son déclassement symbolique : de l'entrée de la seconde enceinte, où elle prenait originellement place, elle fut déplacée dans un bâtiment de la partie haute de l'*oppidum*. Sa nouvelle localisation, aux côtés de deux autels anépigraphes, laisse ainsi ouverte la possibilité de son intégration dans des rituels communautaires⁸⁰.

Que la commémoration des guerres du passé s'inscrive dans une perspective romaine ou participe au contraire de l'élaboration d'une contre-mémoire, les exemples que nous avons passés en revue témoignent de l'acculturation croissante des communautés hispaniques. Ce processus apparaît de manière évidente à travers l'analyse des sources de leur mémoire.

3. – L'HISTORIOGRAPHIE DES VAINQUEURS : MIMÉTISME, ACCULTURATION ET OUBLI

Même si elle évoque des ancêtres indigènes, l'épithaphe du *cantor* lusitanien révèle l'appropriation par un probable *Hispanus* d'un langage et de référents poétiques propres à des modèles de l'*Vrbs*, Virgile et Horace, et traduit la volonté de se placer dans une relation d'émulation avec ces maîtres : pour parler des guerres romaines, le descendant des *indomiti gentes* a emprunté ses mots à des représentants éminents du camp des vainqueurs. Les autres témoignages que nous avons cités illustrent également l'assimilation par les communautés de la Péninsule des cadres et des figures structurantes de la mémoire romaine des guerres hispaniques et de leur volonté de donner à leur mémoire un « vernis » romain⁸¹.

Le choix de Ti. Sempronius Gracchus comme *deductor* de la colonie par les citoyens d'*Iliturgi* résulte vraisemblablement de la volonté de se rattacher à une figure historique majeure. L'historiographie romaine accorde une place de choix aux *res gestae* de ce général dans la série des campagnes hispaniques de la première moitié du II^e siècle av. J.-C., même si cette importance était peut-être exagérée. Strabon rapporte en effet les critiques adressées

80. J. RODRÍGUEZ-CORRAL, *op. cit.* n. 3, p. 65-66.

81. R. WIEGELS, *op. cit.* n. 44, p. 220, parle de « Geschichtsklitterung », de « barbouillage de l'histoire » ; A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 226-227.

à Polybe par Posidonius : ce dernier l'accusait d'avoir voulu plaire à Gracchus, et à travers lui aux familles *Sempronia* et *Cornelia* auxquelles l'historien était lié, en qualifiant de cités de simples fortins et en attribuant au général la destruction de trois cents cités celtibères⁸². Le récit polybien est perdu, de même qu'une partie de celui de Tite-Live qui se trouvait au livre 41 de l'*Ab Vrbe Condita*. L'historien padouan rapporte cependant en détail les préparatifs et la première année de campagne de Gracchus, alors qu'il réduit le plus souvent le compte-rendu des événements survenus en Hispanie à quelques lignes, ce qui témoigne de son importance dans le récit⁸³. Les *res gestae* de Gracchus et son triomphe de *Celtiberis* étaient aussi mentionnés sur un *elogium* de la galerie des grands hommes de la République du *Forum* d'Auguste sous une statue du général⁸⁴. Sa notoriété ne faiblit pas au Haut-Empire. Appien notamment, qui passe sous silence la plupart des campagnes de la première moitié du II^e siècle av. J.-C., développe le récit de celle de Gracchus⁸⁵. Il conclut en mentionnant les faits majeurs de son administration, la fondation de cités, son action diplomatique et la popularité qu'elle lui valut auprès des vaincus :

Τοὺς δὲ ἀπόρους συνόκιζε, καὶ γῆν αὐτοῖς διεμέτρει καὶ πᾶσιν ἔθετο τοῖς τῆδε συνθήκας ἀκριβεῖς, καθ' ἃς Ῥωμαίων ἔσσονται φίλοι ὄρκους τε ὄμοσεν αὐτοῖς καὶ ἔλαβεν, ἐπιποθῆτους ἐν τοῖς ὕστερον πολέμοις πολλακίς γενομένους. Δι' ἃ καὶ ἐν Ἰβηρία καὶ ἐν Ῥώμη διώνυμος ἐγένετο ὁ Γράκχος καὶ ἐθριάμβευσε λαμπρῶς. (Appien, *Ibérique*, 43.179)

Il rassembla les Celtibères sans ressources, il leur allotit un territoire et conclut avec tous ceux qui vivaient là des traités détaillés en vertu desquels ils seraient amis des Romains ; il prononça et reçut des serments que l'on souhaita souvent renouer au cours des guerres ultérieures. Par ces actions, Gracchus rendit son nom célèbre en Ibérie comme à Rome et il célébra un triomphe éclatant.

Dans ce passage, Appien signale la formation d'une mémoire spécifiquement celtibère de la campagne de Gracchus. Il s'accorde sur ce point avec Plutarque, qui explique le rôle privilégié joué par Ti. Gracchus, le fils, dans les pourparlers conduisant au traité entre C. Mancinus et

82. Strabon III.4.13 = Pol. XXV.1.1. Voir aussi Pol. XXXV.2.15.

83. Liv. XL.35.3-36.12 (assignation de troupes) ; XL.14-15 (réception de l'armée de Q. Fulvius Flaccus) ; XLIV.4-5 (prorogation et supplément de troupes) ; XLVII.1-50.5 (campagne de 179 av. J.-C.) ; XLI.6.4 et VII.1-3 (triomphe). Les autres campagnes que Tite-Live détaille sont celles de M. Porcius Caton (195-194 av. J.-C.), C. Calpurnius et L. Quinctius (185) et Q. Fulvius Flaccus (182-180). Sur les événements qui étaient rapportés dans la première partie du livre 41 : Liv., *Periochae*, XLI.2-4.

84. *CIL*, VI, 40960. A. DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae*, vol. 13 : *Fasti et elogia*, fasc. 3 : *Elogia*, Rome 1963, p. 25 note les limites de l'attribution du fragment à l'*elogium* de Ti. Sempronius Gracchus. La présence du général dans la galerie des *summi viri* est attestée par une copie de son *elogium* découverte à *Arretium* (*CIL*, XI, 1830 = *ILS* 58) et une tablette de cire d'*Herculaneum*. Voir J. GEIGER, *The first hall of fame. A study of the statues in the Forum Augustum*, Leyde-Boston 2008, p. 151.

85. La campagne hispanique de Ti. Sempronius Gracchus est évoquée par Diod. fr.29.30 et, sous l'Empire, outre Appien, par Florus I.33.9 ; Licin. XXVIII.24.1 ; Liv., *Periochae*, XLI.2-4 ; Oros. IV.20.32-33 ; dans la littérature non-historiographique par Plut., *Ti. Gracchus*, V.5 ; Frontin II.5.3, V.14, III.5.2, IV.7.33 ; *De uiris illustribus*, LVII.2.

les Numantins en 137 av. J.-C, par le souvenir positif laissé par son père⁸⁶. On peut cependant douter de l'ancienneté de cette mémoire et du fait que Gracchus ait été populaire chez les Celtibères dès l'époque de son commandement. De fait, les traités qu'évoque Appien semblent avoir pris la forme d'une *deditio* en bonne et due forme et les mesures appliquées furent sans doute très coercitives. Une notice de la *Souda*, attribuée à Polybe, pourrait évoquer la réticence des Celtibères vis-à-vis des levées de troupes et de fonds imposées par Gracchus et leurs tentatives pour s'en faire exempter⁸⁷ ; de ce tribut, les *Hispani* vinrent de nouveau se plaindre devant le Sénat en 171 av. J.-C⁸⁸. Les traités impliquaient par ailleurs l'interdiction de fonder de nouvelles cités, ce qui finit par mener au déclenchement de la guerre de Numance⁸⁹. Plutarque enfin ne mentionne la popularité de Gracchus qu'au milieu d'autres explications de l'implication de son fils dans les pourparlers avec les Numantins, la première cause avancée étant la réputation de vertu du jeune questeur lui-même.

Par conséquent, il paraît plus plausible de reconnaître dans les allusions d'Appien et de Plutarque un écho de la popularité de Gracchus auprès des communautés hispaniques de l'époque impériale, contemporaines des historiens, dont témoigne directement l'inscription d'*Illiturgi*. Le choix de ce général comme *deductor* par le *populus Illiturgitanus* ne résulte pas, selon nous, de la transmission au fil des générations du souvenir positif de Gracchus mais correspondrait au recours *a posteriori* à une figure majeure de la mémoire collective romaine. Il faut ainsi supposer entre les textes historiographiques et l'inscription d'*Illiturgi* une relation inverse à celle que l'on envisage en général : c'est parce que les sources romaines présentent Gracchus comme un fondateur de cités et insistent sur le fait que son action diplomatique a favorisé la bonne entente des Romains et des Celtibères par des traités faisant d'eux des φίλοι/*amici* que Gracchus aurait été choisi comme figure tutélaire par une communauté indigène qui pouvait prétendre à un statut privilégié en revendiquant l'ancienneté de ses relations avec Rome.

Le recours à l'historiographie des vainqueurs dans le processus d'élaboration de la mémoire locale est plus patent encore dans le cas de l'inscription de Sagonte. Avec l'expression *bellum Punicum secundum*, les Sagontins de l'époque impériale adoptent une périodisation des guerres républicaines explicitement romaine. La volonté d'inscrire la commémoration de l'action de Scipion l'Africain dans une sphère mémorielle exogène se traduit également par le recours à un cadre institutionnel précis avec les termes *consul*, *imperator* et *senatus consultum*.

86. Plut., *Ti. Gracchus*, V.5.

87. Suda, s. v. περιαιρεῖν. S. SZÁDECSKY-KARDOSS, « Nouveau fragment de Polybe sur l'activité d'un proconsul romain, distributeur de terres en Hispanie (Suda s. v. περιαιρεῖν sur le père des Gracques) » dans I. HAHN, L. KÁKOSY et al. éd., *Oikumene. Studia ad historiam antiquam, classicam et orientalem spectantia*, vol. 1, Budapest 1976, p. 99-107. L'auteur suggère néanmoins que Gracchus aurait aidé les Celtibères (du moins certains d'entre eux) à se faire exempter de ces charges par le Sénat.

88. Liv. XLIII.2. Voir J. S. RICHARDSON, *op. cit.* n. 39, *op. cit.* n. 39, p. 113-116.

89. Pol. XXV.1-3 ; Appien, *Ibérique*, XLIV.180-183.

A. C. Johnston, qui a souligné les parallèles lexicaux et thématiques entre cette inscription et le discours de l'ambassade sagontine au Sénat rapporté par Tite-Live⁹⁰, suggère même (à raison selon nous) que l'inscription honorifique s'inspire directement du sénatus-consulte formulé à cette occasion tel que le consigne l'historien padouan ; certains éléments de ce texte précis auraient ainsi été sélectionnés et réarticulés dans un discours monumental signifiant pour la communauté⁹¹ :

Senatus legatis Saguntinis respondit et dirutum et *restitutum Saguntum* fidei socialis utrimque seruatae documentum omnibus gentibus fore ; suos *imperatores* recte et ordine et *ex uoluntate senatus fecisse*, quod *Saguntum restituerint* ciuesque Saguntinos seruitio exemerint ; quaeque alia eis benigne fecerint, ea senatum ita uoluisse fieri [...]. (Liv. 28.39.17-18)

Le Sénat répondit aux ambassadeurs sagontins que la destruction et le **rétablissement de Sagonte** seraient pour tous les peuples un exemple de loyauté mutuellement préservée par des alliés ; que ses **généraux** avaient agi de manière juste, régulière et **conforme à la volonté du Sénat en rétablissant Sagonte** et en sortant de l'esclavage les citoyens sagontins ; que pour tous les autres bienfaits dont ils avaient fait preuve à leur égard, le Sénat avait voulu qu'il en soit ainsi [...].

Des analyses similaires peuvent être proposées de l'inscription de *Carthago Nova* en l'honneur de Juba et celle d'*Italica* rappelant les donations de L. Mummius ou de Paul Émile. De même, comme l'a montré M. Navarro Caballero, le surnom *Celtiber* reprend un ethnonyme qui n'existe pas en langue indigène : il correspond en réalité à une construction romaine, véhiculée en particulier par l'historiographie. C'est également vrai de *Vetto* et de *Cantaber*. Leur usage révèle par conséquent l'intégration de catégories romaines dans l'imaginaire hispanique⁹².

Pour qualifier l'adoption volontaire par les habitants d'*Illiturgi* et de Sagonte de l'attitude que leur prête l'historiographie romaine vis-à-vis de Gracchus et de Scipion, nous pouvons emprunter aux études postcoloniales, *mutatis mutandis*, le concept de « mimicry » (mimétisme). Désignant en premier lieu la volonté des métropoles coloniales d'imposer leur mode d'existence aux colonisés, le « mimétisme » a été conceptualisé par Homi Bhabha. Celui-ci a notamment souligné que l'appropriation mimétique du discours hégémonique par les populations marginalisées des sociétés coloniales conduisait toujours à l'élaboration d'une image déformée du modèle qui pouvait tendre à la moquerie et avait par conséquent, volontairement ou non, une valeur subversive. Le mimétisme participe ainsi de la construction et de l'affirmation d'une

90. Liv. XXVIII.39.1-19.

91. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 226 ; voir aussi *IRSAT*², p. 108.

92. M. NAVARRO CABALLERO, *op. cit.* n. 78, p. 112-113. Voir E. PELEGRÍN, « Polibio, Fabio Pictor y el origen del etnónimo «Celtiberos» », *Gerión* 23.1, 2005, p. 115-136 ; P. MORET, « Ethnos ou ethnie ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères » dans G. CRUZ ANDREOTTI, B. MORA SERRANO, *Identidades étnicas - identidades políticas en el mundo prerromano hispano*, Málaga 2004, p. 31-62.

identité originale menaçant la frontière établie entre dominants et dominés⁹³. La situation des cités des provinces occidentales dans le cadre de l'impérialisme romain diffère profondément de celle des colonies des sociétés postmodernes, dans la mesure où Rome ne chercha jamais à imposer sa culture et qu'aucun mouvement global ne contesta jamais l'autorité romaine. Les phénomènes d'appropriation du discours historiographique romain et, par son intermédiaire, d'une mémoire exogène sont toutefois révélateurs d'une stratégie d'appropriation culturelle au service de l'autodéfinition des communautés provinciales, stratégie que l'on peut qualifier de mimétisme⁹⁴.

Les exemples des inscriptions honorifiques d'*Illiturgi*, Sagonte, *Carthago Nova* et *Italica* posent la question de la diffusion de l'historiographie latine au sein des élites provinciales, tout comme l'utilisation de certains noms comme *Celtiber*. Ce problème étant complexe et constituant un objet d'étude à part entière, nous nous contenterons ici de quelques remarques qui démontrent la possibilité du recours à des sources littéraires latines, en particulier de la part des élites des centres urbains très romanisés, indépendamment d'ailleurs de leur statut juridique. Plusieurs textes épigraphiques témoignent en effet de la circulation des œuvres latines dans l'Occident, sans doute dans le cadre de la formation des élites dans les écoles de rhétorique et de déclamation⁹⁵. Ils confirment que Cicéron, Virgile ou Lucain étaient connus d'une partie au moins de la population des provinces occidentales⁹⁶. Les exemples sont aussi littéraires. Martial, dans une épigramme « à son livre » évoque ainsi le voyage que ses écrits vont faire jusqu'à sa terre natale de *Bilbilis*, via Tarragone⁹⁷. Il témoigne de la circulation des œuvres littéraires entre Rome et les provinces, même si l'origine hispanique du poète pourrait faire de son œuvre un cas particulier. On rappellera donc surtout l'anecdote célèbre transmise par Pline :

Numquamne legisti Gaditanum quendam Titi Liui nomine gloriaque commotum ad uisendum eum ab ultimo terrarum orbe uenisse statimque ut uiderat abisse ? (Pline, *Epistulae*, 2.3.8)

N'as-tu jamais lu qu'un habitant de Gadès, frappé par le nom et la gloire de Tite-Live, était venu du bout du monde pour le voir, et qu'il s'en était retourné juste après l'avoir vu ?

Le cas de Martial illustre le phénomène plus général d'ouverture des élites hispaniques à la culture romaine et de leur contribution à la littérature latine. La lecture de leurs œuvres offre une autre preuve de l'adoption systématique par les communautés hispaniques des cadres mémoriels romains ; dans ce contexte, celle-ci relève toutefois moins du mimétisme que d'un processus plus général d'acculturation.

93. H. BHABHA, « Of mimicry and man : the ambivalence of colonial discourse », *October* 28, 1984, *Discipleship : a special issue on psychoanalysis*, p. 125-133 ; *Id.*, *The location of culture*, Londres 1994.J.

94. J. WEBSTER, *op. cit.* n. 76, p. 29-40.

95. J. M. ANDRÉ, « Les Sénèques et l'Espagne » dans *Id.* éd., *Hispanité et romanité*, Madrid 2004, p. 1-16.

96. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 134-135.

97. Mart. X.104.

Les deux Sénèque, Quintilien, les poètes Martial et Lucain et le géographe Pomponius Mela, parmi d'autres auteurs dont l'œuvre n'est connue que de manière indirecte comme Cornelius Bocchus ou Decianus, sont natifs de Bétique (*Corduba* pour les *Annaei*, les Sénèque et Lucain, *Tingentera* pour Pomponius Mela) ou de Tarraconaise (*Calagurris* pour Quintilien, *Bilbilis* pour Martial)⁹⁸. Le statut de leurs cités d'origine est très variable : *Calagurris* et *Bilbilis* sont des cités indigènes romanisées, devenues des municipales sous l'Empire⁹⁹, tandis que *Corduba* est une colonie romaine fondée au II^e siècle av. J.-C.¹⁰⁰. À ce titre, leurs élites ont vraisemblablement développé une mémoire distincte des guerres romaines, même si celle-ci n'a laissé que peu de traces directes. Quoiqu'il en soit, et indistinctement du statut de leur cité d'origine, tous ces auteurs ne font qu'à de rares occasions allusion à la conquête de leur terre natale dans leurs œuvres. Le cas le plus extrême est celui de Martial, qui évoque à de nombreuses reprises sa petite patrie dans les *Épigrammes* mais ne mentionne jamais les guerres qui ont opposé Rome aux peuples hispaniques, pas plus que Lucain dans la *Pharsale*¹⁰¹. Quand elles existent, les mentions des guerres romaines ne concernent par ailleurs jamais que des

98. Sur les Sénèque : P. VEYNE, *Sénèque. Entretiens. Lettres à Lucilius*, Paris [1993] 2003, p. VII-XXXVI. Voir aussi M. GRIFFIN, « The Elder Seneca and Spain », *JRS* 62, 1972, p. 1-19 ; E. MIGLIARO, *Retorica e storia. Una lettura delle Suasoriae di Seneca Padre*, Bari 2007, en particulier p. 11-31 ; TH. HABINEK, « *Imago suae uitae* : Seneca's life and career » dans GR. DAMSCHEN, A. HEIL éds., *Brill's Companion to Seneca*, Leyde-Boston 2014, p. 6-8. Sur les autres auteurs hispaniques : E. FANTHAM, « A controversial life » dans P. ASSO éd., *Brill's Companion to Lucan*, Leiden 2011, p. 3-4 ; J. FERNÁNDEZ LÓPEZ, « Quintilian as rhetorician and teacher » dans W. DOMINIK, J. HALL éds., *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden 2007, p. 308 ; A. SILBERMAN, *Pomponius Mela. Chorographie*, éd. et trad., Paris 1988, p. VII-VIII. Sur les auteurs latins « mineurs » d'Hispanie : F. H. STANLEY, « Roman Education : Observations on the Iberian Experience », *REA* 93, 1991, p. 299-320, en particulier p. 302-304.

99. M. MARTÍN-BUENO : « *Bilbilis* » dans W. TRILLMICH, P. ZANKER, *Stadt und Ideologie die Monumentalisierung hispanischer Städte zwischen Republik und Kaiserzeit*, Madrid 1990, p. 219-240 ; *Id.*², *Bilbilis Augusta*, Saragosse 2000 ; GL. ANDRÉS HURTADO, « Municipium *Calagurris Iulia Nassica* », *Kalaktorikos* 7, 2002, p. 51-78 ; E. PAVÍA LAGUNA, P. IGUÁCEL DE LA CRUZ et al. éds., *Así era la vida en una ciudad romana : Calagurris Iulia*, Calahorra 2002 ; M. P. GALVE, M. A. MAGALLÓN, M. NAVARRO CABALLERO, *op. cit.* n. 39, p. 184-194 ; FR. BELTRÁN LLORIS, J. VELAZA, « El límite occidental del convento jurídico cesaraugustano » dans J. ANDREU éd., *Entre Vascones y Romanos : sobre las tierras de Navarra en la Antigüedad*, 2013, p. 51-71.

100. A. M. CANTO, « *Colonia Patricia Corduba* : nuevas hipótesis sobre su fundación y nombre », *Latomus* 50, 1991, p. 846-857 ; *Id.*², « Algo más sobre Marcelo, *Corduba* y las Colonias Romanas del año 45 a.C. », *Gerión* 15, 1997, p. 253-281.

101. FR. BELTRÁN LLORIS, « ...et sola omnium provinciarum vires suas postquam victa est intellexit. Una aproximación a Hispania como referente identitario en el mundo romano » dans A. CABALLOS, S. LEFEBVRE éds., *Roma generadora de identidades. La experiencia hispana*, Madrid 2011, p. 73-75 ; R. CHAMBERT, « L'Espagne de Lucain et Martial » dans J.M. ANDRÉS, *Hispanité et romanité*, Madrid 2004, p. 59-80. Lucain évoque plus fréquemment les guerres civiles : G. GALIMBERTI BIFFINO, « Le *bellum Hispaniense* dans la *Pharsale* de Lucain » dans J.M. ANDRÉS, *Hispanité et romanité*, Madrid 2004, p. 95-107 ; A. BLANCO-PÉREZ : « Un Celtibero entre *Bilbilis* y Roma », *Desperta Ferro. Arqueología e Historia* 36, 2021, p. 44-48.

épisodes extrêmement célèbres qui occupent une place centrale dans la mémoire romaine. Cela témoigne d'une connaissance de l'histoire limitée aux œuvres historiographiques latines, voire aux seules compilations d'*exempla* qui servaient à l'apprentissage de la rhétorique¹⁰².

Dans les *Controversiae*, une anthologie d'extraits de déclamations prononcées par des rhéteurs de la fin de la République et du début du Principat, Sénèque le Père transmet uniquement les *exempla* du suicide des Sagontins au début de la deuxième guerre punique et de la destruction de Numance par Scipion, dans des passages attribués respectivement à Asprenas et Albucius¹⁰³. L'œuvre du Rhéteur est cependant aujourd'hui très fragmentaire¹⁰⁴.

Son fils, Sénèque le Jeune, convoque un corpus de faits à peine plus développé, essentiellement dans ses œuvres philosophiques : la destruction de Numance est l'événement auquel il fait le plus souvent allusion, à cinq reprises, pour illustrer des idées aussi diverses que l'inutilité de la colère, la mort comme loi universelle, la constance, l'équivalence des *uirtutes*, la gloire. Il mentionne une fois le triomphe de Caton l'Ancien, mais sans préciser qu'il fut célébré sur l'Hispanie, et, au moment d'évoquer le passage des Alpes par Hannibal, fait référence aux « désastres hispaniques », qui évoquent sûrement la chute de Sagonte¹⁰⁵. Si les épigrammes que la tradition a transmises sous son nom ne sont pas apocryphes¹⁰⁶, il convient de compléter cette brève liste par la mention d'un *Lusitanus latro*, un « brigand lusitanien », qui ne peut être que Viriathé, dans le poème que le philosophe adresse à sa ville natale de *Corduba*¹⁰⁷. L'utilisation du terme *latro* prouve que Sénèque porte sur cet épisode, et sur l'ensemble de la conquête romaine, un point de vue romano-centré. De fait, pour Jean-Marie André, la rareté des allusions à la conquête et la sélection, très convenue, des épisodes mentionnés sont

la preuve d'une intégration totale, d'une assimilation culturelle et politique, au regard desquelles la résistance de Numance, l'épopée romano-ibère de Sertorius, tout comme la guérilla de Viriathé demeurent de simples épisodes¹⁰⁸.

102. GR. WOOLF, *op. cit.* n. 11, p. 372-374. Voir J. M. ANDRÉ 2004, *op. cit.* n. 95, p. 1-16 pour un relevé et une étude des mentions de l'Hispanie par les rhéteurs hispaniques.

103. Sen., *Controversiae*, I.8.12, 9.4.5.

104. Il a notamment écrit une histoire des guerres civiles en Hispanie dans laquelle il a pu convoquer de manière plus régulière la mémoire des guerres indigènes (J. M. ANDRÉ 2004, *op. cit.* n. 95, p. 1-2). L. CANFORA, « Seneca e le guerre civili » dans P. PARRONI éd., *Seneca e il suo tempo*, Rome 1988, p. 161-177 et en dernier lieu, M. C. SCAPPATICCIO éd., *Seneca the Elder and his rediscovered Historiae ab initio bellorum ciuilium. New perspectives on early-imperial Roman historiography*, Berlin 2020.

105. Numance : Sen., *De ira*, I.11.7 ; *Consolatio ad Polybium*, I.2 ; *De constantia sapientis*, VI.8 ; *Epistulae ad Lucilium*, VII.66.13 ; *De beneficiis*, III.33.3. Caton : *Epistulae ad Lucilium*, XI.87.10. *Hispaniae clades : Naturales quaestiones*, III.praef.6.

106. P. LAURENS, « Martial et Sénèque. Affinités entre deux Latins d'Espagne » dans J.M. ANDRÉ, *Hispanité et romanité*, Madrid 2004, p. 161-175.

107. Ps. Sen., *Epigrammata*, XVIII.11-12. Voir J. M. ANDRÉ 2004, *op. cit.* n. 95, 2004, p. 9.

108. J. M. ANDRÉ 2004, *op. cit.* n. 95, p. 13. Aussi E. MIGLIARO, *op. cit.* n. 98, p. 16-17.

La mémoire des guerres hispaniques que véhicule l'œuvre des deux Sénèque est ainsi caractéristique de membres de l'élite provinciale qui revendiquent leur *romanitas*. Tout en reconnaissant que les communautés hispaniques ont une identité propre, le philosophe souligne que leur destin est devenu indissociable de celui de Rome et il s'enorgueillit du rôle qu'elles jouent dans le bon fonctionnement de l'Empire auquel il attribue une fonction civilisatrice¹⁰⁹ :

Quid est gloriosius quam iram amicitia mutare ? Quos populus Romanus fideliores habet socios quam quos habuit pertinacissimos hostes ? Quod hodie esset imperium, nisi salubris providentia uictos permiscuisset uictoribus ? (Sen., *De ira*, 2.34.4)

Quoi de plus glorieux que de changer sa colère en amitié ? Quels alliés plus fidèles le peuple romain a-t-il que ceux qu'il eut comme ennemis les plus acharnés ? Que serait aujourd'hui l'Empire, si une providence salutaire n'avait mêlé les vaincus aux vainqueurs ?

Le suicide des Sagontins et la destruction de Numance figurent aussi parmi les *exempla* convoqués par Quintilien dans l'*Institution oratoire*. Les allusions plus originales au procès de Galba, accusé d'avoir massacré un groupe de Lusitaniens qui s'étaient rendus, et au traité de Mancinus avec les Numantins au cours de la guerre de Numance, sont sans doute liées à sa formation oratoire et peut-être tirées de la lecture de Cicéron¹¹⁰. Le Pseudo-Quintilien, dans une des *Declamationes*, évoque à son tour le suicide des Numantins¹¹¹.

Pomponius Mela convoque, au fil de sa description géographique de la péninsule Ibérique, plusieurs épisodes de la conquête mais toujours sur le mode de l'allusion. La mémoire des guerres romaines affleure dans son œuvre à travers la mention de la célébrité de cités de Tarraconaise (*Palantia* et Numance, *Valentia* et Sagonte)¹¹², des récits de fondation (Carthagène)¹¹³, des toponymes conservant la mémoire de généraux puniques ou romains (les *Scalae Hannibalis*, la ville de Mago et le *Portus Hannibalis*)¹¹⁴, des monuments commémoratifs (le *monumentum Caepionis*, une *turris Augusti*, les *Arae Sestianae*)¹¹⁵. Elle ne concerne la

109. J. M. ANDRÉ, « Sénèque et l'impérialisme romain » dans AA. VV., *L'idéologie de l'impérialisme romain. Actes du colloque organisé par la section de latin de la Faculté des Lettres (Dijon, 18-19 octobre 1972)*, Paris 1974, p. 19-31 ; J. M. ANDRÉ 2004, *op. cit.* n. 95, p. 11-14.

110. Sagonte : Quint. III.8.23 ; Numance : III.8.3, 8.6.30, 43 ; Galba : II.15.8 ; Mancinus : VII.4.12-13.

111. Ps. Quint., *Declamationes*, 369.2.

112. Pomp. Mela II.6.88, 92.

113. Pomp. Mela II.6.94.

114. Pomp. Mela II.6.89, VII.124, III.1.7.

115. Pomp. Mela III.1.4, XI, XIII. Chacun de ces monuments a donné lieu à une riche bibliographie. On verra par exemple, avec la bibliographie antérieure, sur les *Arae Sestianae* : C. FERNÁNDEZ OCHOA, A. MORILLO CERDÁN, « El Convento Araugustano y las Aras Sestianas : reflexiones sobre la primera organización », *Latomus* 61, 2002, p. 666-695 ; A. GRÜNER, « Die Altäre des L. Sestius Quirinalis bei Kap Finisterrae », *MDAI(M)* 46, 2005, p. 247-266 ; D. FISHWICK, « Augustus and the cult of the emperor », *SHHA* 32, 2014, p. 54. Sur la *turris Caepionis* : M. S. GÓMEZ MUÑOZ, « *Turris Caepionis*, antigua faro de Chipiona. Ubicación y visibilidad desde la costa en época romana » dans J. J. MARTÍNEZ GARCÍA *et al.* éds., *Construyendo la Antigüedad. Actas del III Congreso Internacional de Jóvenes Investigadores del Mundo Antiguo*, Murcia 2017, p. 353-380.

encore que des épisodes centraux de la mémoire romaine : la deuxième guerre punique, plus rarement les guerres de Numance et de Viriathe ou encore les guerres cantabres. Si l'on peut admettre l'analyse de A. C. Johnston, qui donne une portée subversive à certains passages de la *Chorographie* et propose de voir en Pomponius Mela le porteur d'une contre-mémoire dans les passages consacrés aux Puniqs (*Tingentera*, dont il est originaire, étant une colonie phénicienne)¹¹⁶, il faut aussi admettre que ce n'est pas le cas s'agissant des guerres menées par Rome dans la péninsule Ibérique, qui font l'objet d'un traitement très conventionnel.

L'ensemble de ces œuvres littéraires témoigne ainsi de l'important degré d'acculturation des élites provinciales : elles transmettent une mémoire de la conquête de la péninsule Ibérique passée au prisme de l'historiographie et des recueils d'*exempla* romains¹¹⁷. Elle se concentre sur certains épisodes restés particulièrement célèbres comme la deuxième guerre punique et les guerres celtibères, plus rarement les guerres cantabres ; c'est aussi ce qui transparait de l'utilisation de *cognomina* comme *Celtiber* ou *Numantina*. Cela ne veut pas dire que cette mémoire ne fut pas intégrée, transformée et utilisée dans des logiques identitaires signifiantes pour les communautés hispaniques. Bien au contraire, l'adoption de certains surnoms ou le choix de telle ou telle figure tutélaire, Scipion l'Africain pour Sagonte, Ti. Sempronius Gracchus pour *Illiturgi*, et la mise en avant de tel ou tel aspect de leur action résultent d'une sélection délibérée de la matière historiographique et prouvent que la mémoire élaborée et transmise dans les cités de la Péninsule était chargée de sens pour la communauté et prenait place dans une élaboration identitaire consciente.

Il n'en reste pas moins que le contenu, les formes et les enjeux d'une mémoire indigène des guerres romaines n'ont pas été transmis. Cet oubli qui a frappé les communautés hispaniques, Strabon le constatait déjà à l'époque augustéenne. Dans un passage de la *Géographie* consacré à la description des peuples du sud-est de la péninsule Ibérique, cet auteur souligne le haut degré d'acculturation de certaines communautés hispaniques dont l'identité a été bouleversée et la mémoire occultée par suite de l'adoption d'un mode de vie romain¹¹⁸ :

Οί μέντοι Τουρθητανοί, καί μάλιστα οί περί τόν Βαίτιν, τελέως εἰς τόν Ῥωμαίων μεταβέβληνται τρόπον, οὐδέ τῆς διαλέκτου τῆς σφετέρως ἔτι μεμνημένοι. Λατῖνοί τε οί πλεῖστοι γεγόνασι, καί ἐποίκους εἰλήφασιν Ῥωμαίους, ὥστε μικρόν ἀπέχουσι τοῦ πάντες εἶναι Ῥωμαῖοι [...]. Καί δὴ τῶν Ἰβήρων ὅσοι ταύτης εἰσὶ τῆς ἰδέας, στολᾶται λέγονται· ἐν δὲ τούτοις εἰσὶ καί οἱ Κελτίβηρες οἱ πάντων νομισθέντες ποτὲ θηριωδέστατοι. (Strabon 3.2.15)

116. A. C. JOHNSTON, *op. cit.* n. 12, p. 134.

117. GR. WOOLF, *op. cit.* n. 11, p. 361-366 constate et analyse le même phénomène chez les auteurs gaulois.

118. Artémidore d'Éphèse constate vers 100 av. J.-C. que les Ibères qui habitent sur le littoral écrivent en latin (fr. 22 Stiehle = R. STIEHLE, « Der Geograph Artemidoros von Ephesos », *Philologus* 11, 1856, p. 193-244). Voir P. MORET, « La Lusitanie d'Artémidore », *Palaeohispanica* 10, 2010, *Serta palaeohispanica in honorem Javier de Hoz*, p. 113-131, en particulier p. 126.

En dépit de ces mœurs, les Turdétans, et surtout ceux qui vivent dans la région du Bétis, ont complètement changé de mœurs pour adopter celles des Romains, et ne se souviennent plus de leur langue. La plupart ont reçu le *nomen Latinum*, et ils ont accueilli des colons romains, de sorte qu'il s'en faut de peu qu'ils soient tous Romains [...]. Et, assurément, les Ibères qui ont adopté ce mode de vie sont dits *stolati*¹¹⁹ ; parmi ceux-ci, il y a même les Celtibères que l'on considérait auparavant comme les plus sauvages de tous.

Il ne faut pas exagérer la portée du processus décrit dans ce passage, qui ne concerne d'abord que les Turdétans, soit une portion restreinte de la péninsule Ibérique, quoique Strabon l'élargisse finalement aux Celtibères. Il semble cependant révélateur d'un phénomène d'acculturation plus vaste, qui passe par l'oblitération des formes locales de la mémoire, autrement dit par une rupture de la tradition. Il n'est pas anodin que ce soit la Turdétanie qui soit d'abord touchée par cet oubli car cette région a une valeur paradigmatique dans la *Géographie*. Strabon la présente comme la plus anciennement ouverte aux influences méditerranéennes, celle qui avait atteint le plus haut degré de civilisation avant l'arrivée de Rome, et avait développé des formes élaborées de mémoire locale ; malgré cela (μέγτοι), la culture de ce peuple se confond sous le principat d'Auguste avec celle de Rome. Or, dans la perspective romano-centrique qu'adopte Strabon, ce phénomène doit s'étendre à la manière de cercles concentriques, et la mention des Ibères et des Celtibères montre que des peuples plus éloignés des côtes méditerranéennes sont peu à peu touchés par un même phénomène d'acculturation qui est voué à se généraliser.

Quelles qu'en soient les temporalités et les limites, il est incontestable qu'il y eut une rupture dans la transmission de la mémoire des communautés hispaniques. Cette crise mémorielle traduit une crise identitaire : dans la mesure où la mémoire des peuples préromains était fondamentalement communicative et fonctionnelle, la nécessité qui s'imposa aux communautés hispaniques de redéfinir leur identité après la conquête et leur soumission au pouvoir hégémonique romain entraîna un bouleversement radical dans les formes et les enjeux de la remémoration des guerres de la fin de la République, c'est-à-dire du passé commun des communautés indigènes et de Rome. Afin de réinventer leur identité, trois stratégies furent principalement développées par les communautés hispaniques. La première fut la résistance et l'élaboration d'une **contre-mémoire** par l'exacerbation de traits culturels indigènes, par exemple à travers le remploi des statues des guerriers galaïco-lusitaniens ou l'adoption de surnoms à forte charge mémorielle comme *Celtiber* ou *Numantina*. Cette stratégie semble

119. Les *stolati* sont vêtus de la *στολή*, terme qui désigne un vêtement long. L'interprétation de ce passage a suscité une importante bibliographie. On verra : A. M. CANTO, « Sinoicismo y *stolati* en *Emerita, Caesaraugusta* y *Pax* : Una relectura de Estrabón III, 2, 15 », *Gerión* 19, 2001, p. 425-476 ; P. LE ROUX, « La romanisation en question », *Annales (HSS)* 2, 2004, p. 307-309 ; G. CRUZ ANDREOTTI, « Acerca de Estrabón y la Turdetania-Bética » dans G. CRUZ ANDREOTTI, P. LE ROUX, P. MORET édés., *La invención de una geografía de la Península Ibérica. II. La época imperial*, Málaga-Madrid 2007, p. 251-270 ; *Id.*², « La naturaleza histórica de la Geografía de Estabón », *Euphrosyne* 37, 2009, p. 131-144 ; *Id.*, « Estrabón e Iberia : la construcción de una identidad histórica », *SHHA* 32, 2014, p. 143-152.

cependant se limiter à des contextes privés et est aussi la moins durable car elle n'est pas attestée, sauf exception peut-être dans le cas du *cantor* lusitanien, au-delà du I^{er} siècle ap. J.-C. La deuxième stratégie, beaucoup plus commune, fut l'**oubli** : la place des guerres romaines dans la mémoire culturelle et les stratégies d'autoreprésentation des communautés hispaniques de l'époque impériale est très réduite, ce qui résulte vraisemblablement d'une occultation volontaire. Le fait que la mémoire du passé préromain des *indomitae gentes* ne soit qu'exceptionnellement convoquée et la volonté de rattacher son identité à un fondateur romain dont témoignent les inscriptions publiques d'*Iliturgi*, *Sagonte*, *Carthago Nova* et *Italica* et le recours à une *aera consularis*, illustrent la nécessité pour les communautés hispaniques de faire *tabula rasa* pour refonder, au sens propre, leur identité collective. La troisième stratégie consista ainsi à adopter plus ouvertement le **discours hégémonique de Rome** : que ce soit dans les inscriptions publiques, qui miment l'attitude que leur prête l'historiographie romaine, dans les œuvres des auteurs originaires de la péninsule Ibérique, qui exploitent une mémoire proprement romaine de la conquête, ou dans le choix de noms d'individus renvoyant à des ethnonymes élaborés par les Romains, c'est au prisme du discours « officiel » que les communautés hispaniques ont réimaginé leur identité. On peut donc appliquer à l'Hispanie l'analyse proposée par G. Woolf pour les Gaules, qui explique la rareté voire l'absence de commémoration des événements de la conquête par une occultation volontaire d'une part (la mémoire romaine est plus pertinente dans le cadre des stratégies de construction identitaire sous l'Empire) et par un processus involontaire d'autre part (le recours à des sources littéraires limitées produit un appauvrissement de la mémoire)¹²⁰. Ce recours au discours du vainqueur n'est cependant ni servile ni le fait de la volonté de Rome. Il résulte au contraire du choix délibéré des communautés hispaniques d'utiliser la mémoire romaine des guerres hispaniques ce qui participa, en retour, de sa transformation. C'est bien à l'issue d'un dialogue, dans l'interaction entre des problématiques locales et le discours hégémonique de Rome, en s'appropriant et en transformant la mémoire romaine, que les communautés hispaniques purent réinventer leur identité et trouver leur place dans l'empire.

120. GR. WOOLF, *op. cit.* n. 11, p. 367-378.

ANNEXE

Inventaire des inscriptions mentionnant l'aera consularis

Date <i>a. c.</i>	Provenance	Référence du <i>CIL</i> ou <i>editio princeps</i>	Autres éditions
316 ou 346	Llenín (Cangas de Onís, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 5752 (= 5753)	F. DIEGO SANTOS, <i>Epigrafiya romana de Asturias (après ERA)</i> , Oviedo 1959, n° 56 ; <i>AE</i> 1962, n° 161
328	Corao (Cangas de Onís, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 2714 (= 5732)	<i>ERA</i> , n° 52
338	Corao (Cangas de Onís, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 2713	<i>ERA</i> , n° 49
339	Monte Cildá (Olleros de Pisuerga, Palencia) ?	C. FONTANEDA et L. HERNÁNDEZ, « Las inscripciones de la Colección Eugenio Fontaneda », <i>HAnt</i> 20, 1996, p. 119-120, n° 22	B. P. CARCEDO DE ANDRÉS, « ¿Turus Doiderus y <i>Era Consularis</i> 339? : en torno al epígrafe Fontaneda 22 », <i>HAnt</i> 36, 2012, p. 163-166 ; <i>AE</i> 1996, n° 895 ; 2012, n° 775
352 ?	Monte Cildá (Olleros de Pisuerga, Palencia)	M. A. GARCÍA GUÍNEA <i>et alii</i> , <i>Excavaciones en Monte Cildá, Olleros de Pisuerga (Palencia)</i> , Madrid 1973, p. 56-57, n° 11	J. M. IGLESIAS, <i>Epigrafiya cántabra (après ECántabra)</i> , Santander 1976, p. 236, n° 65 ; F. MARCO SIMÓN, <i>Las estelas decoradas de los conventos caesaraugustano y cluniense</i> , Saragosse 1978, p. 101, n° 32 ; L. SAGREDO, S. CRESPO, <i>Epigrafiya romana de la provincia de Palencia</i> , Palencia 1978, n° 47 ; KNAPP, p. 138, n° 11a ; L. HERNÁNDEZ GUERRA, <i>Inscripciones romanas de la provincia de Palencia (après IRPP)</i> , Valladolid 1994, p. 73-74, n° 53
358	Sobrelapeña (Cantabrie)	J. M. IGLESIAS, A. RUIZ, <i>Epigrafiya romana de Cantabria (après ERCan)</i> , Bordeaux-Santander 1998, p. 80-82, n° 12	<i>AE</i> 1990, n° 554 ; <i>HEp</i> 4, n° 269
361	Valoria de Aguilar (Palencia)	NUÑO GONZÁLEZ, p. 423-424	<i>HEp</i> 1999, n° 468 ; <i>AE</i> 2001, n° 1232

Date <i>a. c.</i>	Provenance	Référence du <i>CIL</i> ou <i>editio princeps</i>	Autres éditions
363	Ruesga (Palencia)	<i>CIL</i> , II, 5683	SAGREDO, CRESPO, n° 88 ; <i>IRPP</i> , p. 45-46, n° 29
364	Ruesga (Palencia)	M. C. LIÓN <i>et al.</i> , « El conjunto epigráfico de Ruesga (Palencia), <i>Actas del I Congreso de Historia de Palencia. Monzón de Campos 1985</i> , Palencia 1987, p. 588-590, n° 1	<i>HEp</i> 2, n° 611 ; <i>AE</i> 1990, n° 559
377	Corao (Cangas de Onís, Asturias)	<i>ERA</i> , n° 60 gauche	
383	Ruesga (Palencia)	M. C. LIÓN <i>et al.</i> , « El conjunto epigráfico de Ruesga (Palencia), <i>Actas del I Congreso de Historia de Palencia. Monzón de Campos 1985</i> , Palencia 1987, p. 590, n° 2	J. M. IGLESIAS, « La era en el sector central de la cordillera cántabra » dans C. CASTILLO éd., <i>Novedades de Epigrafía jurídica romana en el último decenio. Actas del Coloquio Internacional de la A.I.E.G.L. Pamplona 1987</i> , Pamplona 1989, p. 328, n° 13 ; <i>AE</i> 1990, 560 ; <i>HEp</i> 2, n° 612 ; <i>HEp</i> 4, n° 588
389	Bores (Vega de Liébana, Cantabrie)	J. GONZÁLEZ ECHEGARAY, J. CASADO SOTO, « Dos nuevas inscripciones romanas en Cantabria », <i>Altamira</i> 42, 1979-1980, p. 235-239, n° 1	<i>ERCAn</i> , p. 85-87, n° 15 ; <i>HEp</i> 3, n° 151
392	Villaverde de Liébana (Cantabrie)	E. JUSUÉ, « La era consular de una lápida romana inédita que existe en Villaverde, provincia de Santander, a unos doce kilómetros al sur de la villa de Potes », <i>BRAH</i> 69, 1916, p. 45-50	<i>AE</i> 1917-1918, p. 7 ; F. DIEGO SANTOS, <i>Romanización de Asturias a través de su epigrafía romana</i> . Oviedo 1963, p. 32-36 ; <i>ERCAn</i> , p. 83-85, n° 14
400	Mécaur de Morga (Bizkaia)	<i>CIL</i> , II, 2918	<i>HAep</i> , 221 ; M. GÓMEZ MORENO, « De epigrafía vizcaína », <i>BRAH</i> 128.1, 1951, p. 203-204

433	Ruesga (Palencia)	M. C. LIÓN <i>et al.</i> , « El conjunto epigráfico de Ruesga (Palencia), <i>Actas del I Congreso de Historia de Palencia. Monzón de Campos 1985</i> , Palencia 1987, p. 591, n° 3 gauche	<i>HEp 2</i> , n° 613a ; <i>AE 1990</i> , n° 561a
474	Corain (Cangas de Onís, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 5744	C. M. DEL RIVERO, <i>El lapidario del Museo Arqueológico Nacional. Catálogo ilustrado de las inscripciones latinas</i> , Madrid 1933, n° 202 ; <i>ERA</i> , n° 46
482	Gamonedo (Onís, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 5738	<i>ERA</i> , n° 57
535	Canales (La Rioja)	U. ESPINOSA, <i>Epigrafía romana de la Rioja</i> , Logroño 1986, n° 65	
?	Cofiño (Parres, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 5737	<i>ERA</i> , n° 34
?	Corao (Cangas de Onís, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 5756	<i>ERA</i> , n° 53 ; KNAPP, p. 138, n° 11
?	Ruesga (Palencia)	M. C. LIÓN <i>et al.</i> , « El conjunto epigráfico de Ruesga (Palencia), <i>Actas del I Congreso de Historia de Palencia. Monzón de Campos 1985</i> , Palencia 1987, p. 591, n° 3 droite	<i>HEp 2</i> , n° 613b ; <i>AE 1990</i> , n° 561b
?	Collía (Parres, Asturias)	<i>CIL</i> , II, 5729 (= 2707)	<i>ERA</i> , n° 36
?	Quintanilla de la Cueva (Palencia)	SAGREDO, CRESPO, n° 87	<i>IRPP</i> , n° 86

SOMMAIRE

ARTICLES :

Cédric BRÉLAZ, Séverine BLIN, Quentin MILLIET, Éric SAPIN, <i>Un document comptable sur lamelle de plomb et autres objets métalliques inscrits du site de Mandeuve, cité des Séquanais (avec un appendice sur la méthode de déchiffrement)</i>	315
Miriam VALDÉS GUÍA, <i>Thêtes epibatai in fifth-century Athens</i>	351
Marie DURNERIN, Nicolas SIRON, <i>Lettres et politique. La communication écrite des stratèges athéniens en campagne à l'époque classique</i>	379
Antoine CHABOD, <i>Poétesse, guérillera, héroïne civique : Télésilla d'Argos en maîtresse de vérité</i> ..	401
Jerrad LANCASTER, <i>On the character of Kasmenai</i>	429
Paola GAGLIARDI, <i>Ancora sul processo di Cornelio Gallo</i>	451
Simon CAHANIER, <i>Une autre mémoire des guerres romaines : l'identité des communautés hispaniques au prisme de la conquête</i>	471
Alberto CAFARO, <i>Senatus milesque et populus: il Senato, le legioni, l'impero secondo il senatore Tacito</i>	503

LECTURES CRITIQUES

Michel CHRISTOL, <i>Des mots et des images : les monnaies comme source documentaire de l'histoire impériale romaine</i>	527
María José ESTARÁN TOLOSA, <i>Onomástica, alteridad Y contacto lingüístico en el Mediterráneo Antiguo</i>	553
Comptes rendus.....	563
Notes de lectures	661
Table alphabétique par noms d'auteurs.....	663
Table des auteurs d'ouvrages recensés.....	667
Liste des ouvrages reçus	671